
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00999577 0

LE BELIER,

CONTE.

Par M. le COMTE ANTOINE HAMILTON.



A PARIS RUE S. JACQUES;

Chez JEAN FR. JOSSE, Libr. Impr. ord. de S. M. Cath. la Reine d'Esp. seconde Douairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCCXXX.

Avec approbation & Privilege du Roy.



LIBRARY
AUG 8 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la delicatesse de son genie & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux sçavans & aux gens du monde. Un grand Seigneur François ayant pris alliance dans sa Maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre sous Jacques II. y fixerent presque son sejour. Les traductions des Contes Persans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville, il railloit les premieres sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture si peu instructive ; mais avec les menagemens convenables pour ne pas blesser leur amour propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces ouvrages ; le Comte Hamilton dont le genie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours, qu'il sçavoit badiner avec les Muses.

Madame la Comtesse de G..... sa sœur avoit acquis depuis quelque tems une mazure avec un assez petit terrain, dans le parc de cette Maison Royale

qui fait l'admiration de tout l'Univers, cette mazure qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilans, la magnificence & le goût de la Comtesse de G . . . . . on changea le nom de Moulineau en celui de Ponthalie. C'est à l'occasion de l'étimologie de Ponthalie que le Comte Antoine à fait le Belier; il y a mille petits faits deguisez dans cet ouvrage, qu'il faut laisser demasquer à qui le pourra, quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon, l'Auteur sçait badiner legerement, louer avec delicatesse, & critiquer finement.

Ce manuscrit m'étant tombé dans les mains, j'ai crû que le public me sçauroit bon gré de lui donner un ouvrage, qui dans son genre n'en a point de superieur, selon le sentiment des gens de goût que j'ai consultez; & s'il a le même succès que *les Mémoires du Comte de Grammont* qui sont du même Auteur & le seul ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne serai point trompé dans mes esperances.





LE BELIER,

CONTE.

A Mademoiselle ******



OY, qui n'apris rien de
ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni
d'Apollon,
Qui ne ſuis point de l'Helicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raiſon
Du nouveau nom de Pontalie,
Et ſatisfaire votre envie
Sur le ſort de ſon autre nom ?

De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon ;
Cependant vous ſerez ſervie,
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un Memoire
Que Scaliger & Caſaubon
Auroient traité de fauſſe hiſtoire.
Mais qu'importe de ces Savans,
Qui ſans choix & ſans indulgence,
Jugent les morts & les vivans ;
Et qui critiquant l'ignorance
Par d'envieux raiſonnemens,
Donnent aux lecteurs de bons ſens,
Un grand mépris pour leur ſcience.
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce Memoire eſt veritable,
Il porte tout l'air d'une Fable
Que j'aurois pour vous divertir

Essayé de rendre agréable.
Le tout n'en est point emprunté
Des récits des Scheherazades,
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la Sultane fait parade ;
Au moins dans sa naïveté
La respectable verité
N'y sera point en mascarade
Sous l'Arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement.
D'une Maîtresse & d'un Amant
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirene, un Renard blanc,
Parens d'un Roy de Lombardie,
Y paroîtront par accident,
Vous y verrez même un Géant.

Mais voilà tout, car ſûrement
Vous n'y verrez aucun genie.

Déeſſes qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt neceſſaire,
Sçavez faire vos poſtillons,
Qui regnez ſur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere.
Vous qui d'une courſe legere,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un inſtant l'un & l'autre hemiſphere.
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite ſolitaire
De vos Bois & de vos Valons,
Pour celebrer quelque myſtere;
Qui pour tirer de leurs priſons
Un pauvre Amant & ſa Bergere,

Où pour diſſiper les ſoupçons
Nez d'une jalouſe colere,
Dépechez quelque Meſſagere
Sur les aîles des Papillons.
Vous qui préſidez aux trophées,
Que dans les terres enchantées,
La chimere érige aux amours.
Vous que le beau ſexe a chantées,
Douces & gracieuſes Fées,
Accordez-nous votre ſecours,
Et favoriſées un diſcours
Où vous êtes intereſſées.

Au tems jadis certain Heros
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Geant plus craint que le tonnerre
Parmi ſes malheureux Vaſſaux ;
Dans ces lieux avoit une terre,

Quelques moulins, quelques ruiſ-
ſeaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les moulineaux.
Il vouloit de cet heritage,
(Vieux patrimoine des Geants,)
Faire part à ſes deſcendans;
Se flatant par un mariage
Qu'il méditoit en peu de tems
De laiſſer la vivante image
De ſa taille & de ſon viſage,
Dans un nombreux Recueil d'en-
fans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté;
Le parti n'étoit pas ſortable:
Et comment l'auroit-il été!
Son viſage étoit effroyable,

Il aimoit à coucher botté,
Soit en Hyver, ſoit en Eté ;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cedoit à ſa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que ſa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de melodie.
Il avoit pris dans ſon haras
Une machine faite en roſſe,
Ou pour mieux dire un vrai coloſſe,
Qui le ſervoit en tout état,
Pour la charette ou pour le bat,
Pour la ſelle ou pour le caroſſe.
Il avoit de plus un Belier,
Dont l'eſprit étoit ſi capable,
Que cet animal ſingulier
Etoit ſon premier Conſeiller ;

Regloit ſes moulins & ſa table
Lui ſervoit ſouvent d'Ecuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite Fable,
Dont il ſçavoit un millier.

Dans leur voiſinage un Druide
Avoit un Palais de Roman,
Et des Jardins où l'œil avide
Sans rechercher l'éloignement;
Trouvoit par tout contentement;
Soit à voir le criſtal liquide
S'élever juſqu'au firmament:
Soit à le voir comme un torrent
Précipiter ſon cours rapide,
Ou bien ſe perdre en murmurant.

Deux Cerberes à poil d'argent,

Chacun aux pieds d'une Eumenide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit-là du grand Alcide
La figure en jaſpe luiſant ;
Et Cleopâtre en expirant
Dans la ſuperbe Pyramide
Qui lui ſervit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morſure de ſon Serpent.
La ſource enfin du Nil qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ſes regards portoient ſans guide

Au fonds des cœurs l'embrasement;
L'aimer pour tant étoit folie,
Car l'insensible Nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druide son pere,
Et ses enchantemens divers
S'étoient épuisez pour en faire
La merveille de l'Univers.
Depuis ce tems-là chaque belle
A suivi ce brillant modele ;
Mais nos modernes Deïtez,
Heritieres de ses beautez,
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautez.

Mille Amans : ciel quelle foiblesse!

Sûrs de mourir, vouloient la voir,
La ſage & prudente vieilleſſe
Y venoit languir ſans eſpoir ;
Et la floriſſante jeuneſſe
N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.
Rien n'échapoit à la tygreſſe,
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir,
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelqu'Amant ſec que la tendreſſe
Avoit réduit au deſeſpoir.

Le Moulineau fier de ſa taille,
Traitoit de chetive canaille
Ceux qui par cette illuſtre fin
Avoient terminé leur deſtin ;
Et mettant ſa cotte de maille

Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins, & ſa main,
Et ſon grand Cheval de bataille,
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus l'inhumain
Montroit un grand amas de paille
Dont brûlant Palais & Jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon tein,
Malgré ſes remparts de rocaille,
Et ſon Château de parchemin.
Mais la belle d'un air ſerain,
S'apuyant deſſus ſa muraille
Pour l'irriter l'apella Nain.

Les flots d'une Mer émûe,
La foudre pendant la nuit,

Qui d'une chûte imprévûe
Fracaſſe, abat, & détruit
Quelque tour mal ſoutenuë,
L'Ours au deſeſpoir réduit
Cent Chiens feſſez dans la ruë,
Et cent Cochons que l'on tuë,
Ne ſont rien auprès du bruit
Dont ſa voix frapa la nuë.

Vous l'entendîtes tout à plein
Meudon, Ruel, & Saint Germain,
Le cri qui troubla l'air & l'onde
Quand le Dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans ſa grotte profonde;
Et vous magnanime Pepin,

Qui de la France alors gouverniez
le deſtin ;
Cette allarme fût la ſeconde
Qui d'angoiſſe broüilla le tein
De votre mere à treſſe blonde ;
Vous en ſonnâtes le toxin ,
Le Sceptre de frayeur vous tomba
de la main ;
Et mille Devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit ſoudain
Prognoſtiquoit la fin du monde.

❧

Pour vous, ſéjour affreux du tene-
breux Marly ,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future ,
Tenoit encore enſeveli
Dans l'horreur d'une nuit ob-
ſcure :

Frapé du terrible heurlement,
Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit
dans l'attente,
S'alloit faire dans le moment.
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agrémens aujourd'hui
nous enchante,
Alloit dès lors chez vous loger ſu-
perbement,
Une Cour auguſte & brillante,
Dont ſa preſence eſt l'ornement.
Mais combien fûtes-vous ſur-
priſe
Nymphe, qui l'écoutiez de près
Plus pâle que votre chemiſe,
Que devinrent vos fiers attraits?
Oüi, malgré ſon premier courage,

Malgré ſon extrême fiereté,
La belle en changea de viſage
Quand de colere tranſporté
Le Geant lui tint ce langage.

❧

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de ſon aiguillon maudit,
Obſcurciſſant ma renommée.
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit ?
Mais c'eſt trop épargner l'ingrate ;
C'eſt trop au mépris de mes vœux
Encenſer l'orgueil qui la flate,
Que mon reſſentiment éclate
Et me vange par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée
Couvroit le Château de fumée ;
D'un

D'un coté fagots & cotrets
Ramaſſez des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toit un funeſte progrès,
Tandis que du glacis on faiſoit les aproches
A la faveur des mantelets.
Les aſſiegez deſſus leurs parapets,
Armez de fourches & de broches,
Bravoient les flâmes & les traits ;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le Palais attaqué de front,
Etoit inveſti par derriere,
Et la Nymphe à genoux s'étoit miſe en priere.
Mais ſon pere en charmes fecond,

Entoura le Château d'une vaſte
riviere ;
Goufre impetueux & profond,
Plus large que le Negrepont,
Juſqu'aux confins de Baviere,
Le Geant d'un ſaut en arriere
Se ſauva ſur le haut d'un Mont,
Jurant d'un horrible maniere
Contre les flots de cette onde ſor-
ciere.
Mais ſon Belier fit un grand Pont
Qui la traverſoit toute entiere.

Dès qu'il l'eût fait il y ſauta,
Son maître ſe mit à le ſuivre,
Et le Druide ouvrit un Livre
Que vainement il feüilleta.
Il en feüilleta plus de mille

Qu'il parcourut du haut en bas,
Le Livre ſeul pour lors utile,
Par malheur ne ſe trouva pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi, le viſage blême,
Il s'écria, tout eſt perdu.
L'ennemi cependant triomphant
par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Geant alongeoit le cou ;
Et menaçant déja de corde & de
potence,
Crioit au Druide, vieux fou
Qui vous mêlez de Negromance,
Nous vous pendrons dans votre
trou ;
Et cette fille d'importance,

Dont le cœur eſt ſi loup-garou,
Sera bien-tôt en ma puiſſance.
Bien-tôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,
Qui par un orgueilleux tranſport
Mépriſoit ma taille & ma mine,
Avec plaiſir ſoumiſe au ſort
Qu'un reſte d'amour lui deſtine.
Pour toi, diſoit-il au Belier,
Je te donnerai ſon colier;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier)
Le Druide ſera ton Page.

Mais, laiſſons-là pour un moment,
Les vains projets que le Geant
Se metoit dans la fantaiſie,
Au profit de ſon Confident.

Nous ferions même ſagement,
Si nous quittions la Poëſie.
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de ſon accablement !
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du tems paſſé l'aimable ſouvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit ſa deſtinée
Pour l'accabler ſembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle eſpece,
Eſt celle que reſſent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du ſeul objet de ſa tendreſſe ;
Pour ſe voir obſédé ſans ceſſe
Du ſeul objet de ſon horreur.

La Nymphe étoit dans cette peine,
Car ſon cœur qui de jour en jour
Sembloit ne reſpirer que haine,
En ſecret ſoupiroit d'amour.
Delà, ſes fiertez implacables,
Delà, tant de cris pitoyables
Des victimes de ſa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faiſoit tant de miſerables,
Triomphoit au fond de ſon cœur.
Mais cette ardeur jadis ſi chere,
Cauſoit alors tout ſon tourment;
Car tandis que l'art de ſon pere
Sembloit vaincu par le Geant,
Le ſort lui cachoit un Amant,
Qui dans un tems ſi neceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flâme vive & ſincere,

Ne ſe montroit pas ſeulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa miſere.
Elle n'avoit aucun repos ;
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les Echos.
Elle fatiguoit les Fontaines,
Deſeſperoit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines ;
Et demandoit ſans ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon Heros.

Laſſe de parcourir les Salles,
Et chaque Salon du Palais,
Elle fut ſous un vieux Cyprès
Dans le Cabinet des Veſtales,
S'abandonner à ſes regrets.
Comme on ſçavoit au Temple anti-
que

Soupirer au bruit des Tambours,
Et ſe tourmenter en Muſique,
Comme on fait encore de nos jours
Quand on a beſoin de ſecours ;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur ſoupira,
Ce tendre Rondeau d'Opera,
Sans croire qu'on la dût entendre.

Volage Prince de Noiſy !
Vous que mon cœur a mal choiſi,
Pour une conſtance éternelle,
Eſt-ce le tems d'être infidelle
Quand un Geant affreux de ſang tout cramoiſi,
Me fait une guerre cruelle ;

Volage

Volage Prince de Noiſy !
Ingrat que vainement j'apelle ;
Que mon cœur vous a mal choiſi !

❧

A ces mots d'un torrent de larmes,
(Reſſource des vœux oprimez,)
La douleur inonda ſes charmes,
Et ſes yeux furent abîmez.
Trois fois l'éclat de ſon viſage
En parut réduit aux abois,
Et ſon pous s'arrêta trois fois,
Quand du fond d'un autre bocage
Tout-à-coup ſortit une voix.

❧

Son ame entiere revenuë
De ſes premiers ſaiſiſſemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connuë.

Cette voix diſoit, belle Alie
Dont mon cœur aſſervi porte en tous lieux les traits,
Ceſſez par d'injuſtes regrets
De m'accuſer de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendreſſes & tant d'attraits ?
Adorable & conſtante Alie
Que mon cœur a ſi bien choiſie ;
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du deſtin malgré les Arrêts,
Ce cœur partout vous a ſuivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots ſurpriſe, allarmée,

Mais d'un nouvel eſpoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
Des mouvemens ſi pleins d'apas.
Que fais-tu ? montre toi, cher objet de ma flâme,
Dit-elle, montre-toi, viens conſoler mon ame ;
Quoi ! d'un Amant ſi cher & ſi tendre autrefois,
Ne reſteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce boſquet ?
Pourquoi te refuſer au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi re-

doubles-tu ma peine ?
N'eſt-tu donc plus qu'un Perroquet ?

Alors d'une inutile quête,
Le deſeſpoir & le chagrin
Menerent ſa raiſon bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis
Elle ſe crut avec ſon avanture
Au beau milieu des mille nuits;
Car c'étoit alors ſa lecture.
Elle ſe crut ſoumiſe aux cruautez
D'un époux bizarre & ſauvage,
Qui par un déteſtable uſage,
Epouſoit chaque jour de nouvelles beautez
Pour les immoler à ſa rage,

Et ſe couchant ſous un épais feüillage,
Elle ſe crut à ſes côtés.

Comme elle avoit dans la memoire
Tout le récit de ces fratras,
Elle crut malgré ſes apas
Qu'il falloit conter quelque hiſtoire
Pour ſe garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaiſie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faiſoient verſer des pleurs,
En commençant ainſi l'hiſtoire de ſa vie.

Je ſuis fille de Pharabert,
Iſſu d'un petit-fils de France,

De qui le pere Dagobert
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que dès mon enfance
On me mit dans un berceau vert;
Car, il prévit que dans ce beau desert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un autre enchanteur digne Heros,
De qui l'ame en projet feconde,
Viendroit après de longs travaux
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ses maux.
Qu'une machine moins profonde

Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit ſon eſprit en repos
Par ſa figure ſans ſeconde,
Sur tous les dangers des cachots ;
Et que l'Eté lorſque ſur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ſes Jardins, de ſes canaux,
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char ſans chevaux,
Qui fût jadis à Roſemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monſieur mon honoré grand pere,
D'un impénetrable myſtere,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & ſalutaire,

Et cuidoit par lui ſeul être un jour
découvert.
De mon enfance enfin le tems fuit
& s'écoule,
Et le bruit de quelques apas
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des Amans en foule,
Et mille chagrins ſur leurs pas.

❧

A tous leurs vœux inacceſſible;
Mon cœur dans un repos paiſi-
ble,
Mépriſoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'apelloient dans
leurs mourans tranſports
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur ſi farouche alors,
N'eſt devenu que trop ſenſible!

Sur mes attraits & ſur mes cruautez

On ne pouvoit alors ſe taire ;

On offroit à mes yeux par tout des libertez

Dont mes yeux ne ſçavoient que faire.

Mais helas ! le cruel Amour

Choqué de tant d'indifference,

Voulut ſignaler ſa puiſſance,

Et de ma liberté triompher à ſon tour.

Dans un endroit obſcur de la Forêt prochaine,

Coule un agréable ruiſſeau,

Qui dans un beau Valon va former de ſon eau

Cette merveilleuſe Fontaine

Où mon pere flaté d'une esperance
vaine,
Avoit enfoncé mon Berceau.

Jamais dans ce lieu solitaire
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or dans cette Fontaine un jour
Comme j'entrois à demie nuë,
Un homme s'offrit à ma vûë,
Mille fois plus beau que le jour.
Mais je vois ouvrir la barriere
D'où le Soleil vers l'Orient
Sort pour commencer sa carriere,
Et sa brillante Avant-courriere
Annonce son éclat naissant.
Adieu ma chere Dirarrade,

Bien-tôt le Sultan Monſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,
Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour je lui fais peur,
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une hiſtoire qui n'eſt pas fade.
Mais victime de ſa rigueur,
Demain ſur un lit de parade
Pour la derniere fois vous verrez votre ſœur.

A cette derniere parole
Un doux ſommeil par ſes pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illuſion ſi frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand ſon pere accablé de maux

Cherchant en tous lieux ſon idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Eſprit qui des liriques ſons
Par une habitude facile
Exercez les accords feconds.
Vous pour qui la rime docile
S'accorde avecque tous les tons
Du plus bizare Vaudeville,
Qui ſur l'air le plus difficile
Sans gêner vos expreſſions
D'une veine heureuſe & fertile
Celebrez la Cour & la Ville,
Et ſçavez tout mettre en chanſons.
Venez ſauver la belle Alie,
Venez décrire ſa folie,

Venez au défaut de Phebus
Soutenir mon foible genie,
Car il languit & n'en peut plus,
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matiere
Que je vous offre pour finir,
Elle a besoin de votre lime,
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime;
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non, je connois votre injustice,
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher,
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent suplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de ſtile, il eſt tems
Que votre oreille ſe repoſe,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les évenemens,
Faſſent place à la ſimple proſe.
Le Cheval aîlé court les champs,
Se câbre, & prend le frein aux
dents.
Lors d'une main trop incertaine
Un Auteur par de vains élans,
Au milieu des airs ſe promene.
Mais quand ſous quelque eſpace
vaine
Réduit au trot il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il eſt tout des plus fatiguans.
Un Lecteur qui le ſouffre à peine,
S'endort ſur ſes pas chancelans,

Et quelques que ſoient leurs ornemens
Dans un récit de longue haleine,
Les Vers ſont toujours ennuians.
Chez l'importune Poëſie
D'un Conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque momment elle oublie
Ou ſes lecteurs ou ſon deſſein;
Et ſans ſe douter qu'elle ennuie,
Elle va l'hiperbolle en main,
Orner un Palais, un Jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, Mademoiſelle, en langage de véritable Conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous ſouviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druide, lorſqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti ſur la riviere; mais avant de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette riviere & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept ou huit cent lieuës, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, & que le Seigneur Moulineau, loin d'être auſſi Geant que vous pouriez

pouriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand & une fois aussi sot que notre ami B . . .

Le Druide, qui pour mettre son château & sa fille hors d'insulte, les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien; car il croioit avoir dequoi se moquer de tous les ponts & de tous les Geants du monde, il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait, & pour ren-

verser le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé ; mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras ; embarrras qui se convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, & quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressement défenduë, ne l'eût emportée sur son obéïssance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laissée. Il l'éveilla prom-

ptement pour lui demander des nouvelles de ce livre ſi néceſſaire à ſes deſſeins ; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la maniere dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à ſon réveil, elle alloit s'adreſſer au Druide, en lui diſant : Grand Commandeur des Croyans.... mais ſon égarement changeat d'objet, & ſe jettant à ſes pieds : Mon Pere, dit-elle, je l'ai perdu, & ſi vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de deſeſpoir, car il n'eſt plus tems de cacher ma foibleſſe, ni de diſſimuler mon crime. Oui je l'ai perdu.... Quoi ! s'écria le Druide, non ſeulement, Alie, vous m'a-

vez désobei, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle maniere, ajouta-t-il avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence: Mon cher Pere, lui dit-elle, puisque vous sçavez cette perte, vous sçavez aussi de quelle maniere elle est arrivée. Helas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre tresor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots, elle quitta son Pere, & courut s'enfermer dans son apartement.

Le Druide n'étoit pas en état

de ſuivre ſa fille, il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſçavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il reſolut de conſulter ſon Favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit Gnome fils d'une Fée, ou ſi vous voulez, d'une Silphide, car le Druide étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les Cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatuë de Cleopatre, & l'ayant touchée d'un Taliſman qu'il portoit en bague, elle s'entrouvrit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus charman-

te petite créature du monde, il étoit habillé de plumes de Perroquet de differentes couleurs, il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle Alie; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiere fois l'air sévere dont le reçut le Druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des

larmes. Viens, lui dit le Druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du ſoin de veiller à la conſervation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perduë & qui me deshonorent ? Le pauvre Poinçon fut ſi pénetré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe fendit à voir l'extremité de ſon affliction. Il ſe proſterna la face contre terre, & de ſes petites mains embraſſant autant qu'il le put les jambes de ſon maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroſer de ſes larmes, avant que de pouvoir parler. Il ſe releva enfin par ordre du Druide, & ayant tiré de ſa poche un petit

mouchoir brodé que sa mere lui avoit fait, il en essuya ses yeux, & se mit à dire : Mon Seigneur & mon maître, je vais vous faire un aveu sincere de ma faute, dont jai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît, & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espece, vous y en

en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades ; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin dessous la statuë dont je viens de sortir ; mais vous sçavez, mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exemts de leurs mortifications. Car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux apartemens que j'habite, je suis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un tresor qu'il ne m'est pas permis de vóir : de plus, je ne puis sortir de la statuë, que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir

cette demeure, charmante il est vrai, mais qui m'est insuportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre par tout la belle Alie dans les tems de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers & pour la garentir de tous les accidens imprévûs qui pouroient troubler son repos ; vous sçavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque suivant ce ruisseau, qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien longtems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau. J'y jettai avec em-

preſſement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit, c'étoit pour augmenter ſes attraits, quoique cela me parût impoſſible; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre deſſein. La fête du Guy ſacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'aſſiſter, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de Bergere; & dès qu'elle y parut tous les Bergers diſtingués en devinrent amoureux, la ſuivirent ici, la virent ſouvent, & après avoir déclaré leur paſſion, éprouvé ſes rigueurs par mille marques de ſes mépris & de ſon aver-

ſion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chanſons, ſe mirent au lit & moururent.

Peu de tems après, il ſe fit un tournois magnifique aux barrieres de Saint Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roy Pepin devoit ſoutenir contre tous venans, que la Princeſſe Hermenegeſilde ſa niece, étoit la plus belle Princeſſe de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée, & qui lui ſervoient de Dames d'honneur; quand le Roy vit Alie, il fut éblouï de ſa beauté, mais la Princeſſe ſa niéce qui étoit aſſiſe à ſes pieds, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie:

ce n'étoit pas ſans raiſon, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtiſans qui ſoutinrent pour ſa beauté; les Heros ſe déclarerent pour Alie, le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Goneſſe, le Chatellain de Vaugirard & le Sénéchal de Poiſſy, ſe mirent ſur les rangs en ſa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnerent juſques ici; vous les traitâtes auſſi-bien qu'elle les traita mal; pour moi qui les aimois à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne viſſions bien-tôt un de ces Seigneurs poſſeſſeur de tant

de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils se consumoient en regrets, le Roy les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la premiere Princesse du sang, & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus ; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de desespoir. J'en pleurai de douleur, sur tout pour le Vicomte de Gonesse, qui étoit un Seigneur de grande esperance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut

alors que je me repentis d'avoir jetté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui caufoit cette haine univerfelle qu'Alie avoit pour tous fes amans. Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de fes effets; quoiqu'elle eût produit tant de morts fi tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne fe préfentoit point; je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de roder au tour de la forêt de Noify; j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'A-

lie. Dabord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens ; c'étoit un loup qu'on couroit, il me parut fort gros & fort insolent, car quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant, mais je fis un petit saut en l'air, & il passa par dessous moi : dès que les premiers chiens m'apperçurent, ils quitterent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent ; je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, & lorsqu'ils me croioient tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vûë.

Ils me ſuivirent à grand bruit ; je les attendis encore, le maître étoit à leur queuë qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté ; je le laiſſai aprocher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois ſeulement à petit pas pour l'éloigner de ſa troupe ; je crois qu'il connut mon deſſein, car il renvoya tout ſon équipage. Quand je le vis ſeul, je me couchai ſur l'herbe ; alors il ſe mit à me conſiderer avec une grande attention, & à ce qui me parut avec quelque ſorte de plaiſir ; pour moi charmé de ſa beauté, de ſa taille, & de ſon air plein de grace, j'aurois paſſé toute ma vie a l'admirer. Après m'avoir long-tems regardé, il s'écria :

Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y ferois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois, si je n'avois peur de t'éffaroucher, je mettrois pied à terre pour . . . Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute ; à mesure qu'elle aprochoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit ; il ne s'en falloit guére, puisque c'étoit le Géant Moulineau, qui monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut aperçû, il anima tous

ſes vilains chiens contre moi, il me lança même un dard qui penſa fendre un arbre en deux derriere moi; le beau chaſſeur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut ſi tranſporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jetta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui paſſa par deſſus la tête, car par bonheur le Géant eſt auſſi maladroit qu'il eſt fort & brutal, le beau chaſſeur mit l'épée à la main, & ſe lançant vers lui, pendant qu'il étoit panché ſur le col de ſon énorme cheval, par l'éffort qu'il venoit de faire, il lui donna un ſi furieux

revers ſur le haut de la tête, qu'on entendit raiſonner le coup, comme s'il fût tombé ſur une enclume. Ce coup le renverſa par terre & ſans connoiſſance, quoiqu'il ne fût pas bleſſé, & mit fin à un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur. Pour mon généreux défenſeur touché d'amitié & de reconnoiſſance, j'avoue que je ne pus me réſoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainſi voyant qu'il me ſuivoit, je me mis à courir, mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine; cependant après avoir bien couru, je m'aperçûs tout d'un coup que nous étions déja ſous les premiers de

ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend des rayons du ſoleil. La belle Alie ſe baignoit dans ce moment; ce fut alors que me ſouvenant de la mort de tant d'Amans qui n'avoient vû que ſon viſage, je crus que mon cher défenſeur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

Dabord que votre fille vit un homme ſi près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller, ſe ſauverent dans l'épaiſſeur du bois. Pour moi, deſeſperé de ma triſte avanture, j'allai me cacher derriere un buiſſon, pour voir la tragique fin, où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnê-

te homme du monde. Mais je ne fus pas long-tems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque tems, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenuë de sa premiere surprise, mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris, dont elle avoit tué tous ses autres Amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, & je ne me sentois pas de joye de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un

brutal peut l'être, mais je m'étois toujours bien douté, qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une premiere fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes, faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, aprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous lui répliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces Amours,

dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être ? Mais qui que vous ſoyez, non ſeulement je reçois vos homages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvû que vous ne ſoyez pas le Prince de Noiſy.

Malheureux ! s'écria le Druide, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre ? Le Prince de Noiſy ! Cet homme que je déteſte à l'égal du Belier ! Mais pourſuis, & m'apprend tout ce qui a ſuivi cette fatale converſation. Elle fut ſuivie, reprit le fidéle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chaſſeur à Alie, qu'il étoit le Prince de Noiſy. Cet aveu embarraſſa Alie, & la fit

rêver

rêver quelques momens, mais il ne la fit point changer de volonté. Eh ! le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir. Elle lui dit, qu'il vint la troisiéme nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine, qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, & lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le Druide, pendant que tout cela se passoit ? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon,

d'avoir si heureusement executé vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous semblez souhaiter. Non, mon bon Maître, je n'étois point coupable alors, mais je vous ai offensé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colere, en l'exposant à la vûe d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que si vous sçaviez

comment les choſes s'étoient paſſées, vous nous tueriez tous trois, & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous aſſurai que je n'aurois point de repos que je ne vous euſſe amené celui que vous vouliez ſi mal traiter. Vous pouvez vous ſouvenir, avec quelle empreſſement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je ſçavois bien qu'il viendroit aſſez, ſans que je l'allaſſe chercher, deux jours aprés je me fis cerf, mais au lieu d'aller agacer le Prince de Noiſy, qui ne ſongeoit rien

moins qu'à la chasse, je fus me présenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolu de le mener bon train; ma premiere station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis, & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son élephant de cheval, il prit haleine, j'étois arrêté; ses chiens me crurent aux abois, il les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lancai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur, je sautai par dessus une carriere à

moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec ſa bête qui penſa ſe rompre le col, il en fut tiré à grand peine, & voyant que je ne faiſois que trotter devant lui, il voulut avoir ſa revanche. Je le ramenai à Poiſſy, où je paſſai la riviere, il s'y jetta du bord le plus eſcarpé, que j'avois exprès choiſi, de ſorte que s'il y avoit une riviere au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fut jamais révenu.

Enfin après l'avoir mis au deſeſpoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chaſſer par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature, mais que

toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eutes pas de peine à me croire, & s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin le protegeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des Jardins & du Château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commission à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevûë qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussi-

tôt que la nuit fut entierement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-tems, & le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenerent, & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence, j'entendis dire au Prince de Noisy, tout ce que l'amour le plus respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extremement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira; le Prin-

ce ſe ſentit troublé à ce ſoupir, il en demanda le ſujet : Alie lui dit, qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en ſa faveur, les obſtacles & les difficultés qui traverſeroient infailliblement ſes deſſeins. Elle lui parla des pourſuites du Géant & de ſes menaces, mais elle lui dit, qu'elle n'en faiſoit aucun compte, que c'étoit un monſtre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta, que quoique vous l'aimaſſiez plus que votre vie, vous ne conſentiriez jamais à ſon mariage, parceque vous aviez découvert par ſon horoſcope, qu'il lui ſeroit funeſte, tant que le Prince de Noiſy

Noiſy reſteroit parmi les hommes, que c'étoit pour cette raiſon que vous aviez armé ſon cœur d'une averſion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour ſervir d'exemple aux autres, & pour ſe délivrer de l'importunité des prétendans, qu'il étoit le ſeul objet de vos craintes & de vos perſécutions, & qu'elle ſçavoit que vous mettriez tout en uſage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le Prince de Noiſy ſe jetta à ſes pieds, lui dit: qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ſes larmes, qu'il ſe tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de

vivre pour tout autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ſes pleurs & ſon affliction. Ils ſe ſéparerent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils ſe ſoient ſouvent revûs depuis, je vous proteſte par votre tête ſacrée, que tous leurs rendez-vous ſe ſont paſſez avec autant d'innocence que ſi vous aviez été preſent vous-même. Pour moi qui ſçais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croiois informé de tout ce qui ſe paſſoit, & je penſois que vous le ſouffriez pour quelque raiſon. Enfin le dernier jour qu'ils ſe virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à ſon ordinaire, parce qu'elle avoit la

joye dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joye qu'elle dit au Prince de Noisy, qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux, mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivît dans le Château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle, mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit,

tantôt elle ſe mettoit à ſa droite, & tantôt à ſa gauche; ſi-bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit préſcrite s'étoit paſſée dans cette vaine pourſuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre, mais la même choſe lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſſé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement ſous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noi-

ſy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feüillet étoit replié, & ſur tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ſes mains ; alors elle le laiſſa doucement tomber, tandis qu'il hauſſoit les mains pour le recevoir, mais une bouffée de vent s'éleva ſoudainement qui l'emporta à côté, & le fit tomber ſur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché on entendit un long mugiſſement, & la terre trembla ; le Prince ne laiſſa pas de ramaſſer ſon livre, & de ſe ſauver ; mais depuis ce jour il n'a plus paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a penſé s'en deſeſperer, & vous auriez été touché vous-même

comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vûs ; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance & de trahison, où se mettoit à pleurer sa mort d'une maniere à percer l'ame de douleur tous ceux qui auroient pû l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du Geant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, & dont le ministere vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déja appris, con-

tinua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, & quelqu'industrie que j'y aie employé, jamais je n'ai pû penetrer jusques à la demeure du Geant, pour executer vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier si singulier; une Puissance secrette me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher Maître & souverain Seigneur, l'aveu sincere des fautes que j'ai commises contre vous, je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvû

que ce ne ſoit pas celle de votre diſgrace. Cependant comme je vous ai offenſé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous ſera peut-être de quelque utilité. Sçachez donc que le Prince de Noiſy doit être quelque part ici autour ; car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie ; quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit ; il ſe jetta

encore tout plat à terre pour attendrir ſon Maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute. Le Druide qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande ſevere, mais d'un ton aſſez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoiſſoit que trop qu'on en vouloit au tréſor ſouterrain, & le renferma dans la Statue pour y veiller avec plus d'aplication & de ſoin que jamais.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au dedans du Château, il faut un peu voir ce que les Aſſiegeans faiſoient au dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'apareil de leur

attaque, & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut ; mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce sont des voisins de la Poësie qui ne sçavent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa Maîtresse l'avoit tant offensé, & cela dans l'espoir de s'en vanger en l'étouffant ; mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espece d'inondation subite que le Druide répandit autour de son Château ; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vûë du Pont que son

Belier jetta ſur ce petit torrent, & ſi je ne me trompe nous les avons laiſſez l'un & l'autre ſur ce Pont, dans le tems que le Geant faiſoit tant de menaces. Il crût la Place à lui lorſqu'il vit que le Druide avoit abandonné ſon poſte pour aller à ſa Bibliotheque, mais ſon Belier l'arrêta ſur le Pont comme il demandoit des échelles pour monter à l'aſſaut; il lui dit que le Druide ne s'étoit point retiré par crainte, qu'il falloit qu'il y eût quelque ruſe de guerre cachée ſous cette retraite, que quand même il ſeroit au milieu de la Place il n'en ſeroit pas plus avancé, que tout y étoit plein de Statues

guerrieres qu'il animoit à ſon gré, & qu'il y avoit ſur tout deux chiens d'argent à ſa porte dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit. Que ſon avis étoit donc de ſe retirer, & que dès qu'ils ſeroient dans leurs quartiers il faudroit tenir conſeil ſur ce qu'on devoit faire.

Le Geant qui ſe laiſſoit volontiers gouverner quand il étoit queſtion de quelque peril, ſe rendit à ſa demeure le plus promptement qu'il lui fût poſſible. On ſoupa avant de tenir conſeil, & après le ſouper Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires, car il avoit mangé com-

me trois Loups & bû comme trois forts yvrognes ; il ſe jetta donc dans un grand fauteuil en s'adreſſant au Belier.

A propos, lui dit-il, apprend moi un peu comment toi qui n'es qu'une bête tu peus parler auſſi bien & mieux que moi ? Volontiers, lui répondit le Belier. Vous ſçavez que les ames de tous les hommes paſſent après leur mort dans le corps de quelque animal, & retournent après un certain tems dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Geant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été ? Vous avez été fourmi, dit le Belier.

Il n'eût pas plutôt lâché cette parole, que le Geant qui n'haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva & mettant la main sur la garde de son cimetere : Miserable roquet, s'écria-t-il, je ne sçai qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieuës de moi. Le Belier qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, & se mettant à deux genoux baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis voyant le Geant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi.

Si votre grandeur sçavoit lire elle verroit bien-tôt que je ne lui ai rien dit que de ve-

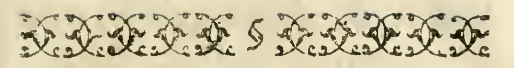
ritable, mais ſi le ſort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une ſi belle ame & un eſprit ſi vaſte dans une ſi petite creature, il reparera quelque jour cette injure en vous faiſant auſſi-tôt que vous ſerez mort, Dromadaire, enſuite Elephant, & après quelques années Baleine.

Le Geant charmé de l'éclat de ſes deſtinées futures, donna ſa main à baiſer à ſon confident, ſe remit dans ſon fauteuil, & pour éloigner tous les inconveniens de metempſicoſe, lui ordonna de lui remettre l'eſprit par le recit de quelque conte agreable. Le Belier après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere.

Depuis les bleſſures du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre viſite. Belier, mon ami, lui dit le Geant en l'interompant, je ne comprend rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement tu me ferois plaiſir, car tous ces recits qui commencent par le milieu ne font qu'embroüiller l'imagination. Eh bien! dit le Belier, je conſens contre la coutume à mettre chaque choſe à leur place, ainſi le commencement de mon hiſtoire ſera à la tête de mon recit.



HISTOIRE



HISTOIRE DE PERTHARITE ET DE FERANDINE.

IL y avoit un Roy de Lombardie qui étoit l'homme le plus laid de ſon Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers ; mais en récompenſe c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle la plus méchante de toutes les femmes ; bien loin de ſouffrir qu'il aprochât d'elle, il n'oſoit ſeulement la regarder, cependant elle le grondoit

ſans ceſſe de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mere : quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit ſi jalouſe de ſa beauté, que ſi par hazard elle entendoit parler de quelque jeune perſonne qui eût des apas, & qui osât les montrer avec aplaudiſſement, auſſi-tôt elle la faiſoit enlever ; auſſi étoit-ce une choſe à voir que ſes Dames du Palais pour l'excellence de leur laideur. Le Roy tout au contraire qui étoit le plus diſgracié par ſa figure

que la nature eut jamais formé, ne ſe plaiſoit qu'à voir dans ſa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver ; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuiez de voir les vilaines bêtes qui compoſoient celle de la Reine.

Le Roy malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit ſi éperduëment amoureux, qu'il lui laiſſoit faire tout ce qu'elle vouloit ; elle étoit maîtreſſe abſoluë de ſon Royaume & de ſes Sujets ; & ce pouvoir injuſte s'étendoit même juſque ſur ſes enfans. La Princeſſe portoit cruellement la peine

d'être auſſi belle que ſa jalouſe marâtre : elle étoit releguée dans une Manſarde au haut du Palais, où perſonne n'oſoit lui aller faire ſa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante ; c'étoit une vieille boſſuë qui après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute ſon induſtrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le tein. C'étoit la douceur même que cette adorable Princeſſe ; ainſi ſes larmes étoient ſa ſeule reſſource au milieu de tant de ſouffrances. Le Prince étoit preſque auſſi maltraité par les Officiers deſtinez à le ſervir,

étant tous choisis par la Reine à qui ils étoient devoüez entierement, mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa sœur, comme vous allez l'aprendre.

Le Roy avoit un cousin qui étoit Archiduc de Plaisance, ce Prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits, il prétendoit en avoir vû de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eu lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit passionnement, c'étoit avec raison, jamais il n'a été deux

creatures si parfaites. Le Prince s'apelloit Pertharite, & la Princesse Ferandine; ils se desesperoient de l'état où ils voyoient le meilleur pere qui fût jamais. Ils envoyerent consulter une fameuse Magicienne qu'on prenoit pour une des Sibiles, elle demeuroit auprès du Lac d'Averne, & s'appelloit la Mere aux Guaines, parce que l'entrée où elle demeuroit étoit toute tapissée de guaines, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligez de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ses guaines avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur

Prince, fut que ſes enfans n'avoient qu'à aller chercher l'eſprit de leur pere au même endroit où il l'avoit perdu. Les Miniſtres avec tout le Conſeil s'y opoſerent, ils dirent que c'étoit bien aſſez que leur Prince fût fou ſans que le reſte de ſa famille ſe mit en état de le devenir ; mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obſtina dans la reſolution d'y aller ſeul pour tous les deux ; ſa ſœur n'y voulut jamais conſentir, & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Ferandine partirent. Toute la Cour les accompagna juſques au Château enchanté, ils y

entrerent ſeuls, mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le deſeſpoir que cauſa leur perte fut univerſel dans tous les Etats de Plaiſance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux Guaines toute vive; la tentative eût été inutile, les Sorcieres de ce tems-là ne ſe laiſſoient pas brûler comme en ce tems ci. Le Preſident du Conſeil, homme ſage & fort aviſé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les perſonnes conſiderables avec chacun un couteau d'or garni de piereries, pour implorer ſon aſſiſtance. La beauté du preſent parut la rendre favorable;

favorable ; les couteaux furent mis dans leurs guaines, car elle en auroit eu encore de vuides quand on lui auroit aporté tous les couteaux de l'Univers.

Belier, mon ami, dit alors le Geant, qu'eſt-ce que tous ces couteaux & ces guaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut ſe donner un moment de patience, reprit le Belier, elle va le ſçavoir. La Magicienne après avoir ſerré ſon preſent, ouvrit une vielle armoire d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luiſant étoit fermé d'un petit

cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les Cours du monde, jusques à ce que vous trouviez une Dame assez belle pour ouvrir ce Carcan, & un homme assez parfait pour tirer ce Peigne de son étui ; lorsque cela vous arrivera vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos Maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins jusques à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déja parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyerent annoncer leur arrivée & le sujet de leur

voyage au Roy de Lombardie, qui tenoit alors ſa Cour dans la Mirandole capitale de ſes Etats. Il étoit déja inſtruit du malheur du Prince de Plaiſance & de la perte de Pertharite & de la belle Ferandine. Il ne douta point que ſa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan, & que parmi cette floriſſante jeuneſſe qu'il avoit raſſemblé dans ſa Cour, il ne ſe trouvât quelqu'un qui eût aſſez de merite pour tirer le Peigne de ſon étui ; mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit aporter aux calamitez de ſon parent. Il fit tout préparer pour la recep-

tion de ces Ambaſſadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à ſe baigner, ſe friſer, & peut-être à ſe farder ; car les femmes occupées ſeulement de leur beauté, croyent qu'elles ne ſçauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la ſienne, ne l'empêchoit pas de ſentir une vive inquietude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princeſſe, quoi qu'on eût mis tout en uſage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zelée Miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe Reine) courut toute la Ville pour chercher quelque honnête Medecin qui

pût lui faire venir la petite verole. Ne trouvant pas ce ſecours elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince ayant reſolu d'aller au-devant des Ambaſſadeurs à quelque diſtance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe tenir prêts ; il en étoit adoré, mais ils n'oſoient lui faire leur cour, parce que la Reine qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes charmes & à la foibleſſe que le Roy avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince dont l'eſprit étoit déja aſſez formé pour être politique, diſſimuloit ſon reſſentiment par reſ-

pect pour un pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'aprocha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui presentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux, que son pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, & monta fierement sur le cheval; mais il en pensa couter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le Prin-

ce fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval & le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite, & bien lui en prit; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne; c'étoit des hanniſſemens, des hauts le corps, des écars & des ruades continuelles; le Prince qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter; il croyoit en être venu à bout, lorsque revenant assez tranquilement au milieu des Ambassadeurs, & passant sur un pont de la Ville, le cheval se cabra, & franchissant tout

d'un coup le parapet, se précipita dans la riviere où il se noya, mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, & sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roy, la Reine & toute la Cour étoient dans une grande Place sur des échaffauts où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arriverent un moment après le Prince ; la

Reine, dès qu'ils aprocherent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il se mocquoit de prendre si mal son tems pour se baigner, & lui demanda d'un ton railleur, si il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de sa Cour aplaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit lorsqu'on vit arriver la Princesse; dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer & à verser des larmes; les Courtisans fremirent d'indignation, sans oser le marquer, & les Ambassadeurs étonnez ne sçavoient que pen-

ſer en voyant cette Princeſſe qu'ils avoient entendu ſouvent comparer à l'admirable Ferandine. Elle étoit mal vêtuë, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barboüillé le viſage de jaune. Dans cet état elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte ; mais ſa Gouvernante, pour la faire avancer, la pouſſoit très-rudement par derriere, & la força de ſe placer auprès de la Reine qui étoit dans le ſuprême éclat de ſa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit crû que c'étoit aſſez du triomphe dont

elle joüiſſoit ; mais ces Dames du Palais pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triſte Princeſſe fut obligée de ſe placer auprès d'elle.

Le Roy qui tenoit ſes yeux baiſſez, mouroit de honte & de compaſſion, & n'ayant ni la force de marquer à la Reine ſon juſte reſſentiment, ni celle de reſter, dit en s'adreſſant aux Ambaſſadeurs, qu'il n'y avoit pas d'aparence que lui qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une avanture qui étoit deſtinée au plus charmant, & ayant ordonné au Prince ſon fils de tenir ſa place, il ſe retira.

Le Prince, sans perdre de tems, fit commencer les épreuves ; on presenta par son ordre le Peigne à l'Ecuyer de la Reine, & ne l'ayant pû tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoüa les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le Prince. Le peuple frapé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le desir que le Prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la presence de la Reine. Le Carcan fut ensuite presenté à la Gouvernante de la Princesse, qui se mit envain à genoux pour demander misericorde, elle n'avoit garde de l'ouvrir étant encore

plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, ſans écouter ſa belle-mere, qui s'humilia devant lui pour obtenir ſa grace, ordonna qu'on la brûlat toute vive à l'autre bout de la Ville, pour ne pas ampuantir l'Aſſemblée. Cette prompte juſtice fut ſuivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine qui tenoient une miſerable & chetive contenance.

Le Prince ayant impoſé ſilence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que perſonne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réuſſir, qu'il les avoit fait ſeulement commencer par ces deux miſerables, pour avoir

une occaſion de leur faire avoüer leurs crimes, & les en punir aprés.

Les Ambaſſadeurs trouverent ce diſcours plein de ſageſſe & de prudence. La Reine qui n'avoit jamais entendu parler ſur ce ton en ſa preſence, étoit toute éperduë. Le Prince commanda à ſes Dames d'Atour d'aller parer & habiller ſa ſœur, comme il convenoit à ſon âge & à ſon rang, & d'y employer tous leurs ſoins au peril de leur vie. On lui obéit; la Princeſſe revint ſi belle & ſi brillante, qu'il ne paroiſſoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes eſſayerent inutilement de tirer le Peigne de ſon

étui, & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple quand on preſentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts, mais il ſe referma dans l'inſtant avec un bruit ſi épouventable, qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le Prince & ſa charmante ſœur, & déja les triſtes Ambaſſadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan, mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en ſortit de lui-même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princeſſe, ſans ſe refermer. Mille cris de joie

s'éleverent en même tems, qui auroient continué long-tems ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel ſucceda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui diſperſa toute l'Aſſemblée. Mais ce fut envain qu'on chercha le Prince & la Princeſſe ; ils avoient diſparu au moment de cette avanture. Ce fut une deſolation univerſelle par tout le Royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roy ne pouvoit s'en conſoler, & les Courtiſans après s'être mis en grand deuil, ſe diſperſerent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui ſurprendra bien plus votre Grandeur, eſt que le deſeſpoir de la Reine effaça

effaça toutes ſes autres afflictions. La haine qu'elle avoit eu pour le Prince & pour la Princeſſe, s'étoit changée en tendreſſe, & en tendreſſe ſi violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle aprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roy de la venir voir pour lui demander pardon, car au lieu du mépris & de l'averſion qu'elle avoit toujours eu pour lui, ſon cœur l'adoroit, & ſon imagination le lui repreſentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roy qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait perir ſes enfans par quelque trahiſon, quoi qu'il eût la

foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoit devenu le Prince & la Princesse. C'est bien fait, dit le Geant, car tu commençois à me lenterner l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur; & puis pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmouzets; car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac & à lui arra-

cher le cœur ſi je le trouvois. Mais le crapeau ſans doute, eſt allé ſi loin depuis l'affront qu'il me fit, & ſa trahiſon, qu'on ne ſçait ce qu'il eſt devenu. Ce qui me conſole eſt, que tu me promets de me le faire voir quelque jour, oui, je vous le promets, dit le Belier, qui reprit ainſi ſon hiſtoire.

Cet orage qui avoit diſperſé tout le monde le jour des épreuves, s'étant ſeparé en deux differens tourbillons, avoit enlevé le Prince & ſa ſœur pour les aller mettre bien loin de chez eux, car ces ſortes de voitures vont fort vîte. La Princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une fo-

rêt fort ſauvage ; dès qu'elle eût repris ſes eſprits, elle s'apperçût du triſte état où elle étoit, & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce deſert s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtez, elle ne vit que des arbres & des rochers, & les ſeuls échos lui répondoient quand elle apelloit ſon frere à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'avanture par des ſentiers difficiles, quand deux gros Loups qui cherchoient fortune l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte, elle ſe crut devorée, & après un grand cri, mettant la main devant ſes yeux pour ne pas

voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan ſans y ſonger ; dès que les Loups le virent, ils firent un ſaut en arriere, & ſe mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meutte de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains Ours qui la crurent tenir à quelques pas de là, & plus loin de nouveaux Loups qui ſe ſauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aſpect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traverſoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle ſe vit dans des lieux moins affreux

elle doubla le pas pour joindre les Bergers & pour implorer leur secours, mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler ; les moutons voyant le Carcan, se mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçût de la vertu de son Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la deroute des moutons, cependant elle se sentit extremement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers, mais elle avoit beau courir & les apeller, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette

poursuite & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la premiere, & qui lui laissa voir de loin un vieux Château ; cette vûe la soutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le tems même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce Château, lorsqu'un Renard plus blanc que la neige traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême, elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit im-

poſſible de le voir ſans en être charmé.

Oh ! s'écria le Geant, le voilà donc arrivé ce Renard blanc ; j'en ſuis vraiment bien aiſe, car je le croyois perdu depuis le tems que tu m'embarraſſe l'eſprit de tout autre choſe, peut-être aſſez inutile. Eh bien ! que firent-ils, après s'être bien regardez ? La Princeſſe, répondit le Belier, cacha vîte ſon Carcan de peur d'effrayer le Renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute choſe le perdre de vûe, car avec cet air fin & ſpirituel que les Renards ont dans la phiſionomie, il avoit une grace ſinguliere, & je ne ſçai quoi de noble dans les regards. Elle s'aprocha

s'aprocha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce Château, mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté ; cependant il n'alloit pas aſſez vîte pour qu'elle le perdit de vûë : enfin après avoir paſſé le reſte du jour à le ſuivre d'une conſtance bien au-deſſus de ſes forces, la pauvre Princeſſe alloit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrit un eſpece de petit Palais ſcitué ſur le bord d'un ruiſſeau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré ; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princeſſe, mais l'envie de ſui-

vre ſon aimable Renard l'emporta ſur tout les autres égards. Elle entra donc, & le Renard blanc qui étoit la politeſſe même, l'ayant reçûë à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, & malgré tout ce qu'elle pût faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traverſoit la Cour pour ſe rendre au premier apartement du Palais. Elle ſe jetta d'abord ſur un canapé, car rien n'y manquoit, & voyant ſon cher Renard à ſes pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non-ſeulement ſes dangers & ſes fatigues paſſées, mais elle ſe ſeroit paſſée du reſte de l'Univers pour ne bouger de là. Nous l'y laiſſerons, s'il

vous plaît, pour retourner au Prince ſon frere. Si cela eſt, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon Renard blanc, car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre avanture? Cela ne ſe peut, répondit le Belier, mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le Conte pour peu qu'il vous ennuye. Le Geant qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Belier continua en ces termes.

Votre Excellence aura la bonté de ſe ſouvenir, que tan-

dis qu'un des tourbillons enlevoit la Princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois ; l'autre avoit mis le Prince son frere sur le bord de la Mer ; il s'y promenoit à grand pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son avanture, & du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la Cour du Roy son pere. Comme il n'y avoit vû que des objets dignes de sa haine & de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée par la foiblesse d'un pere à toutes les cruautez d'une belle-mere, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées

menerent ſon imagination aſſez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher qui s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la Mer. Il monta juſques au haut ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit; comme il étoit aſſez élevé, la vûë s'étendoit fort loin de tous côtez : derriere lui s'offroit un payſage qui paroiſſoit inculte & deſert, mais du côté de la Mer il vit en éloignement une Iſle qui lui parut le plus délicieux ſéjour de l'Univers. Il ne ſe laſſoit point de regarder; il lui vint d'abord dans l'eſprit que la Princeſſe ſa ſœur pourroit bien y être. Un moment aprés il traita cette penſée de pure viſion,

cependant elle lui revenoit toujours. Le ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe, & d'une herbe épaiſſe & touſuë; il ſe coucha ſur l'herbe, apuia ſa tête ſur la mouſſe, & la ſoutenant d'une de ſes mains, il tournoit ſes regards languiſſans du côté de l'Iſle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin excepté que ſon viſage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la poſture où l'amoureux Prince de Noiſy ſe mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druide depuis la premiere rencontre qu'il fit de ſa fille. Le Geant qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit, quoi, s'écria-t-il,

cette maudite marionette après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie? Tiens, Belier mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, & l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien-tôt, repliqua le Belier, car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons-là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque

les tenebres de la nuit commencerent à lui en dérober la vûë. Il quitta ce rivage & s'avança le plus qu'il put dans les terres ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un Bois où il fit mauvaiſe chere, & paſſa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſſein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de ſon pere, ne doutant point que la Princeſſe ſa ſœur n'eût beſoin de ſa preſence; mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fut dans cette Iſle. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit preſentée à lui; cependant il revint au bord de la

Mer, s'y promena quelque tems, & comme il avoit remonté ſur ſon rocher pour mieux voir cette Iſle agréable, il ne trouva plus le ſentier qui l'y avoit conduit le jour précedent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde ; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il paſſa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la Mer) enfin après en avoir fait preſque le tour, il deſcendit dans un terrain plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de

la perſonne qui chantoit ; cependant il ne la voyoit point, il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec beaucoup d'empreſſement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit poſſible, lorſqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon fraîchement étenduë ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en ſe retournant pour éviter cette vûë deſagréable ; & dans le moment il entendit ſauter quelque choſe dans la Mer, cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter,

il n'y trouva perſonne, & ſa ſurpriſe redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde : Ils étoient pratiquez dans une grotte au pied du roc, que la nature ſeule n'avoit pas fait, car elle étoit par tout revêtuë de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébene doublées d'or. Il ne ſçavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y rêvât juſques à la nuit. Il la paſſa comme la précedente, ainſi que deux ou trois encore au milieu d'un bois, couchant à l'air, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuſe pour un jeune Prince, mais c'étoit le moindre de ſes

chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la Mer ſans y rien voir & ſans y rien entendre. Le ſentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin ; il y monta avec ardeur, & revit avec plaiſir la belle Iſle. A peine y fut-il qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé ; auſſitôt il deſcendit ; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau ſanglante ; il en eut encore plus de peur que la premiere fois ; il fit le même bruit, & auſſitôt il vit ſauter un poiſſon monſtrueux dans la Mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le mê-

me état que la premiere fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau; il y mit la main, & l'ayant trouvée tiéde, il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain, & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la Mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit devers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derriere quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tâcher à découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il

avoit les yeux attachez ſur l'Iſle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec un voile ; à meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſité augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer ; cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne le pas perdre de vûë. Quand cet objet flottant fût aſſez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il ſe détourna pour aborder plus loin. Il ſe mit tout au bord de la Mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte

en s'avançant vers lui.

Dès que cela fût assez près du Prince pour demêler ce que c'étoit, il vit la plus belle creature de l'Univers, dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'un grand voile blanc qui étoit attaché par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zephirs. Le Prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déesse Thetis qui se promenoit sur l'eau, rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage; excepté que cette Thetis qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nuë qu'on represente d'ordinaire la Déesse,

Le vent tout à coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera dans la race future,
Une Princeſſe de Conty.
De la Princeſſe toute entiere
Chaque attrait s'offrit à ſes yeux,
Son air, ſa grace ſinguliere,
La majeſté de ſes Ayeux;
D'agremens immortels la foule vagabonde,
Qui ſe répand ſur tous ſes traits,
La plus belle taille du monde;
Et le reſte fait à peu près
Comme on peint au ſortir de l'onde,
Venus dans les plus beaux portraits.

Le

Le Prince de Lombardie toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux s'il les avoit eu ; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne ſçait pas bien pourquoi, ſi ce n'eſt que l'attention du Prince & ſa figure ne lui déplaiſoit pas. A ſon égard il ſentit bien-tôt que c'étoit fait de ſa liberté ; car l'admiration & l'amour l'avoient ſaiſi en même tems, & cela d'une ſi grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en ſuoit à groſſes goutes. Il tira ſon mouchoir pour s'eſſuyer le viſage, & en le tirant il fit tomber le Peigne & ſon étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçû qu'elle fit un grand

cri, & s'aprocha comme pour mettre pied à terre, mais le Prince tout confus qu'une chose si peu convenable aux Heros, fut sortie de sa poche, se jetta promptement dessus, & le serra tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son Isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses desirs se tournerent vers cette Isle, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il resolut de tenter l'avanture de Leandre : trop heureux d'en éprouver la fin, pourvû que les commencemens lui en puss-

ſent être auſſi agréables. Il commençoit donc à ſe deshabiller pour cette épreuve, lorſqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gemiſſemens, tels que font les chiens quand ils ſont en affliction, il leva les yeux & vit le Renard blanc qui s'étant dreſſé ſur les pates de derriere, continuoit ſes cris, & faiſoit pluſieurs geſtes de ſes pates dedevant vers l'Iſle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Iſle aux cris & aux ſignes du Renard blanc, venoit à plein voile vers le rivage, le Renard deſcendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois ſauts de joie, &

ſe mit en devoir de lui baiſer les mains, & de lui lêcher les pieds; mais le Prince qui dès cette premiere vûë l'aimoit & l'eſtimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetez de part & d'autre, le bateau étoit abordé; le Renard blanc fit ſigne au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ſes habits, & d'entrer avec lui dans le bateau (c'eſt ce qu'il ſouhaitoit ardemment) mais avant que de paſſer dans un lieu où il eſperoit de revoir ſa Divinité, il ſe ſouvint de l'affront que ſon Peigne lui avoit fait, il le tira de ſa poche de colere, & alloit le jetter dans la Mer, quand le Renard blanc fit un

cri douloureux, & ſautant à ſa manche, lui retint le bras de toute ſa force, & ne voulut point lâcher priſe que le Prince n'eut remis le Peigne & l'étui dans ſa poche. Le bateau ſe mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même ; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux ſur le même rivage. Un homme à cheval que pluſieurs autres ſembloient pourſuivre, s'avança juſqu'au bord de la Mer, banda ſon arc, & d'une fléche qu'il y mit perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand ſoupir, & tournant triſtement les yeux ſur le Prince, il les ferma comme

pour ne jamais plus les ouvrir : le Prince ne fut guéres moins rempli d'affliction que si la fléche l'eut percé lui-même ; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jetta à la Mer pour aller vanger la mort du pauvre Renard. Il fut bien-tôt à bord, mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier que des rochers dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à sa poursuite. Il revint au bord de la Mer pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir si le Renard étoit encore en état d'être secouru, mais ce fut inutilement. Tout

étoit diſparu de deſſus la Mer comme de deſſus la terre. Les eſperances du Prince avec toutes les flateuſes idées qu'il s'étoit formé d'un bonheur prochain, s'évanoüirent en même tems, & il ſe trouva ſur le bord de la Mer ſans autre compagnie que celle de la douleur & du deſeſpoir.

A cet endroit du récit que faiſoit le Belier, le Geant Moulineau ſe mit à bâiller, & ſe ſentant plus d'envie de dormir que d'aprendre le reſte de cette hiſtoire, il ſe deshabilla, ſe fit donner ſes bottes, & ſe mit au lit.

Le Belier ne manqua pas de ſe trouver au lever de ſon Maître, & après lui avoir fait

ſa cour par quelques loüange-ſur ſa bonne mine & ſes agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place ennemie pendant la nuit, que l'ayant examinée de fort prés à la faveur des tenebres, elle lui paroiſſoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druide qui commandoit aux Elemens, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter malgré tous leurs efforts, & qu'il voïoit bien qu'il ſe moquoit de tout ce qu'ils avoient fait juſques-là, que ſon avis étoit donc de tâcher de le ſurprendre avec ſa fille. Par quel ſtratageme? dit le Geant; le voici, répondit le Belier, que votre Grandeur

deur lui faſſe ſçavoir que vous êtes fàché de tout ce que le reſſentiment vous a fait faire juſques à preſent, que vous avez trop de tendreſſe pour ſa fille, & trop de reſpect pour lui, pour vous obſtiner à les vouloir vaincre par la voye des armes ; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos ſervices une paix que vous deſirez, vous allez retirer vos troupes, & le laiſſer en pleine liberté, à condition toutefois que pour les frais de la guerre, & pour récompenſer mes ſervices, la belle Alie, de ſes mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druide ſon pere garde

ſous la Statue de Cleopâtre. Eh ! qu'eſt-ce que cela me fera, dit le Geant, que tu ſois doré ? Votre Grandeur qui a tant d'eſprit, reprit le Belier, ne voit-elle pas que dès qu'on m'aura envoyé un Paſſeport, je me rendrai auprès du Druide, & que comme la force de ſes enchantemens dépend de ſa vie, je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que l'ayant tué, rien ne me ſera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de ſa fille & de tous ſes treſors. Le genereux Moulineau n'eut garde de s'opoſer à un projet ſi plein de noirceur & d'infamie ; il y

voulut ſeulement faire quelque petit changement, pour que le Belier n'en eut pas ſeul l'honneur. Il imaginât donc que pour mieux tromper le Druide, il falloit envoyer un Heraut d'armes au lieu d'un Trompette. Le Belier parut en extaſe d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La choſe étant reſoluë ſuivant ce dernier avis, tandis que le Heraut ſe préparoit, & qu'on lui faiſoit ſes dépêches, le Geant pria ſon Favori de reprendre l'hiſtoire du Renard blanc, ce qu'il fit de cette maniere.

Le Prince reſté ſeul au bord de la Mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête

ſi remplie de differentes agitations, ni le cœur ſi penetré de tendreſſe & d'affliction. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un rivage ſur lequel il avoit été témoin de tant d'évenemens extraordinaires ; le Renard, la Nymphe & le Poiſſon occupoient ſes penſées tour à tour, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il ſçavoit ſeulement qu'on n'avoit jamais ſenti tant d'amour qu'il en ſentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du Poiſſon, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la memoire de l'infortuné Renard. L'aproche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage,

interrompirent ſes rêveries, & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoiſſoit point de plus commode que la grotte des bains, elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déja entenduë deux fois; il ſe coula le plus doucement qu'il pût juſques à l'entrée de la grotte; il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eut jamais entendu; il étoit ſi près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de ſon chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici.

Prince pour qui je ſens les traits
d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais
ſort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de
Peigne
Quand vous me trouverez dans
l'eau.
Et quoique rien ne ſoit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez brûlez ma peau.

Des paroles ſi flateuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſterieuſes, augmenterent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la grotte, bien reſolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuſe, de n'executer que

la moitié de ſes volontez, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus il avoit un préſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des guaines d'ébene garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la guaine. Cette ſorte d'illumination le ſurprit; mais il le fut bien plus

quand il vit la cuve envelopée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamaré de guaines en broderie d'or ; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon, & un moment après il entendit ces mots :

» Prince, je ſuis celle que
» vous aimez, & qui vous ai-
» me, faites tout ce que je vous
» dirai, quelque difficiles que
» les choſes vous paroiſſent, &
» ne vous effraïez pas dans une
» avanture où vous me perdrez
» pour jamais, ſi lorſque ce pa-
» villon s'ouvrira vous témoi-
» gnez la moindre peur. » Moi !
peur ? s'écria-t-il .... Dans le

moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui se presenta à ses regards pensa le faire évanoüir; une tête de crocodille la gueule ouverte paroissoit hors du bain, & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point, mais il suoit à grosses goutes, & le cœur lui batoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui s'étant fermée se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fût jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme un espece de rayon, composoit une assez vilaine coëffure, & lui serroit le front

& les jouës avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe, toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournerent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement ; il alloit parler lorsque la Nymphe lui dit : Que faites-vous, Prince ? les momens sont précieux, que ne me peignez-vous ? La peigner ? disoit-il en lui-même ; eh ! comment ! La Nymphe lui parut irritée de ce retardement ; il prit donc son Peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup

d'effort. Mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodille se renversoit en arriere, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le Peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le Prince vit alors la Nymphe dans tous ses charmes ; les transports de joie qu'il sentoit lui donnerent un nouvel empressement pour tirer son Peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le Peigne sortoit de l'étui, le reste de la Nymphe sortoit de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux, mais cette

blancheur ébloüissante n'étoit rien encore en comparaison des graces qui accompagnoient toutes ces beautez : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le Prince faisoit contre son Peigne en faveur du reste. Mais la Nymphe prenant la parole, c'est assez, dit-elle, laissez-là votre Peigne & son étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi ! brûler votre peau ? que la mienne avec tout mon corps & avec tout l'Univers soient réduits en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de

votre amour, répondit la Nymphe, mais ce n'eſt pas ici le tems d'en étaler la délicateſſe, il n'eſt queſtion que de m'obéïr ; ſi on vous prévient, vous me perdrez pour jamais ; car aprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le Prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette execution, & tandis que la pitié, l'amour & l'obéïſſance ſe diſputoient dans ſon cœur, la Nymphe lui dit adieu ; le pavillon ſe referma ſur elle, & toutes les lumieres s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince ſe répentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau à laquelle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai,

mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit resolu de reparer sa faute à la premiere occasion, & pour empêcher qu'on ne le prévint, il fût se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiere le frapa, il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau ; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la Forêt qui s'étendoit vers le rivage, il couroit pour en prendre quelque tison, quand au premier pas qu'il fit il vit la peau du poisson : la même horreur le saisit à cette vûë, & indigné de recontrer encore cet objet affreux, il le prit transporté

de colere en s'écriant : Pour toi déteſtable peau qui reſſemble ſi peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu ſeras brûlée, & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voïoit le feu, il vit une femme aſſiſe qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & ſe ſauva toute éperduë dans le plus épais de la Forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu, dès qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouventable. Après cet exploit il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon poſte ; ſon tiſon fut inu-

tile, il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau, mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe; il pensa s'en desesperer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eut emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans sçavoir de quel côté il alloit; il parcourut toute la Forêt sans que nul objet s'offrit à sa vûë. Le jour commençoit à paroître lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé, il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit, il n'en vit que

la

la cendre. Mais quelle fut sa surprise de retrouver le Carcan à deux pas de là. Cette vûë lui donna de la joie, ne doutant point que la Princesse sa sœur ne fut cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois, il courut avec empressement du côté où il l'avoit vûë fuir, sans se mettre en peine du Carcan; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joye qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eu l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied

d'un grand arbre pour ſe conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ſes avantures au ſujet de la Nymphe & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien, car la Princeſſe ayant conté ſes infortunes juſques à l'endroit où nous l'avons laiſſée, pourſuivit ainſi.

Oh! mon cher frere, ſi vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eut été impoſſible que vous ne l'euſſiez aimé, ſes ſoins & ſes aſſiduitez auprès de moi avoient quelque choſe de ſurnaturel, il ſembloit deviner mes penſées tant il alloit à propos au-devant de tous mes ſouhaits; je n'en fai-

ſois point à la verité que celui de n'en être jamais ſeparée, j'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon Carcan qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines, le Renard m'y conduiſoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; & dans ces promenades, quoiqu'il ne put me parler, il entendoit tout ce que je lui diſois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit tranſporté de la bonne volonté que j'avois pour lui; cependant il ſembloit me demander quelque choſe par ſes regards & par des geſtes

ſupliants ; j'étois au deſeſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire, car je lui aurois donné ma vie ; à la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buiſſon à l'extremité du jardin, le Renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour ſauter à corps perdu deſſus ; mais dès qu'il l'eut touché, le Carcan ſe referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine : à ce bruit le pauvre Renard fit un ſaut en arriere, & d'un autre franchit la muraille du jardin, ſans que je l'aye jamais

revû depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je déteſtois, & que j'aurois abandonné ſi je ne m'étois ſouvenuë qu'il m'étoit neceſſaire dans le Bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal, quoique j'aye erré ſans ceſſe par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidele & bien aimé Renard. La nuit me ſurprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vintes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remiſe de l'é-

tonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenuë sur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la Princesse pria son frere de la ramener à cet endroit, mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus ; elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frere, sa presence la rassuroit contre les perils dont la vertu du Carcan l'avoit garantie jusques alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle, mon cher frere, lui dit-elle en lui serrant les mains & en pleurant, je vous avouë

l'excés de ma folie, je ne puis plus vivre sans le Renard blanc, & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au desespoir où tomberoit sa sœur quand elle sçauroit la triste destinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il sçavoit, & lui promit tout, pourvû qu'elle voulut lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la Mer. La Princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir aprés le Renard blanc. La grotte des bains

fut le lieu qu'ils ſe marquerent pour ſe retrouver après qu'ils auroient viſité tous les environs. En y entrant ſa Princeſſe fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique ſon frere l'en eut prevenuë ; & pendant qu'elle étoit occupée à les conſiderer, le Prince grimpoit juſques au ſommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ſes regards le plus loin que ſa vûë pût s'étendre ſur la terre & ſur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit ſembloit fait exprès pour la rêverie, ce fut donc là que la tête du crocodille lui revenant dans l'eſprit, & l'idée de la Nymphe y ſuccedant, il

il ne put s'empêcher de parler ſeul.

Qu'eſt-elle devenuë, diſoit-il, cette adorable figure que j'ai vûë ſous des formes ſi differentes? & que ſont devenus ſes ſentimens ſi favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler elle diſparoît; mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne ſeroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée qu'elle a voulu dire? Cette penſée le fit revenir comme d'un ſonge, & convaincu de ſa premiere erreur; oüi, continua-t-il, c'eſt cette peau dont elle vouloit ſe défaire. Ma foi, dit le Geant, je m'y ſerois mépris tout comme lui;

d'où vient auſſi que cette ſote grenoüille ne lui diſoit pas que c'étoit ſon autre peau ? Mais acheve ton Conte, car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Belier, perſuadé entierement par de nouvelles reflexions qu'il avoit, ſans y ſonger, fait une partie de ce que la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raiſon elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reſte. Par exemple, diſoit-il en prenant ſon Peigne, & le tirant auſſi facilement que le jour des épreuves, ſi cette Reine de mon cœur étoit ici je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ſes jours.

Il crut entendre quelques cris dans le Bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit; malgré la distance des lieux il remarqua que cet homme avoit un arc à la main, & ne doutant pas que ce ne fut le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le Bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vûë en descendant du rocher; le desir de la secourir & de vanger le

Renard blanc , sembloit lui donner des aîles, mais sans aller si vîte il les auroit bientôt joint. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras : il alloit la mettre sur son cheval quand le Prince arriva. La beauté de cette personne l'éblouït d'abord, mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la Reine sa belle-mere ; il ne sçavoit point son heureux changement ; & le souvenir de ses cruautez & de sa haine pour sa sœur & pour lui, penserent le faire repentir d'être si-tôt arrivé. Cependant comme il étoit genereux il la dé-

gagea de ſon raviſſeur, & mettant l'épée à la main, il alloit vanger ſon injure & la mort de ſon ami le Renard blanc, lorſque la Reine le retint, en lui diſant que c'étoit l'Archiduc de Plaiſance : il n'en douta pas après l'avoir examiné, car c'étoit l'Archiduc le plus ſauvage qui fut au monde. Il avoit la barbe épaiſſe, les cheveux heriſſez, les regards farouches, & ſes habits tout en lambeaux. La Reine ſe mit agenoux, embraſſa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ſes injuſtices, & le conjura de venir avec elle au ſecours du Roy ſon mari, que ce maudit Archiduc venoit de bleſſer d'une fleche qu'il lui

avoit tirée. Le Prince transporté de colere à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie, mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vrai-semblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reïne & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roy étoit, elle contoit au Prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille Royale ; que le Roy son époux ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans, que desesperée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage &

ſans train, mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit conſulté la Mere aux Guaines, qui l'avoit fait conduire à l'Iſle des Guaines où elle avoit vû la plus belle Princeſſe de l'Univers, & la plus malheureuſe, puiſqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monſtre marin; que quand ce jour arrivoit, il ſe preſentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impoſſible de réſiſter; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en enveloper, ou de ſe jetter dans la Mer.

Le Prince transporté d'ad-

miration & de joye, ne pût s'empêcher d'embrasser la Reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; & se mettant agenoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette adorable Princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle; mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait si nous ne trouvons la Princesse votre sœur; car de sa presence, aussi-bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie? dit le Prince

allarmé ; de celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne pût retenir ſes larmes. Helas ! pourſuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de tems en tems, & nous charmoit par ſes manieres. Hier il fit ſigne qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Iſle, j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi, mais elle ne put reſter juſques à ſon arrivée, car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & ſur le champ s'élança dans la Mer, ſous la figure la plus hideuſe qu'on

puiſſe voir. Je la plaignis, mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans ſon ſang, & aux derniers abois. A cette vûë je fis mille cris douloureux, & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Guaines, où il eſt ſervi comme dans celui du Roy votre pere. Les Chirurgiens jugerent ſa bleſſure mortelle, mais la Gouvernante de l'Iſle qui s'intereſſe pour lui, ſe mit agenoux devant la Reine des Oracles; j'y portai l'oreille, & j'entendis que ſi je pouvoïs amener le Prince & la Princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heu-

res dans l'Isle, le Renard blanc étoit sauvé, que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la Forêt pour vous trouver; mais quelle fut ma surprise d'y trouver le Roy. J'en fus transportée de joye; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein je me jettai à ses pieds, & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon changement, qu'il ceda à la tendresse qu'il a toujours euë pour moi; cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eut trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je

vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois ; il me crut : ensuite je lui apris ce que je viens de vous conter. Il m'aprit à son tour que l'Archiduc son parent s'étant échapé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de fleches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin comme nous commencions à parcourir la Forêt pour vous chercher, l'Archiduc qui par malheur nous suivoit, perça le Roy d'un coup de fleche à l'épaule; & d'une autre qu'il avoit mis en son arc m'alloit donner la mort, mais il se retint après m'avoir quelque tems consi-

derée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me ſaiſir & me mettre ſur ſon cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de legereté, qu'il me perdit bien-tôt de vûë. Comme il avoit mis pied à terre, le tems qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance ſur lui, cependant ſans votre ſecours j'étois en ſa puiſſance.

Ce récit finit juſtement à l'endroit où le Roy avoit été bleſſé, mais ils ne l'y trouverent plus; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que laiſſant là toute autre inquietude, ils ſe remiſ-

ſent à le chercher ; mais l'amour beaucoup plus preſſant que tous les autres égards s'y opoſa. Ils ſouhaiterent donc toutes ſortes de proſperitez au Roy en quelque lieu qu'il fut, & s'acheminerent en toute diligence vers la grotte des bains pour y prendre la Princeſſe, & voguerent enſuite vers l'Iſle des Guaines. En entrant dans la grotte ils trouverent la Princeſſe aſſiſe qui ſe deſeſperoit, elle tenoit la tête du Roy ſon pere ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes ; elle le croioit mort, mais il n'étoit qu'évanoüi. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa femme, & de plus

la perte de ſon ſang l'avoit tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de ſe traîner juſques à cette grotte pour y chercher du ſecours ; ſa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme quand ils virent le Roy en cet état, pour que je ne vous importune point. Ils le firent revenir de la maniere qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Heros & les Divinitez interdites, c'eſt-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de

gaze, & ensuite le soulevant de tout côté, on le mena jusques à la chaloupe de l'Isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placez la Princesse aprit de la bouche de sa belle-mere, la triste avanture de son cher Renard. En aprenant ce malheur son desespoir éclata de mille manieres differentes, elle vouloit se jetter dans la Mer, ou du moins s'évanoüir d'affliction; mais on ne lui permis ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moïen de tranquiliser un peu son esprit, en lui disant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il se porteroit

à

à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile ; son impatience fut enfin satisfaite, ils aborderent, mirent pied à terre, & bien-tôt se rendirent au Palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'Archiduc. . . . Oh ! va te promener avec ton Archiduc, dit le Geant, je te défends absolument de quitter ton Isle que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Belier, & il poursuivit ainsi.

Le Renard blanc couché sur un petit lit auprès d'un bon

feu, tendoit à sa fin, ses yeux étoient fermez, & tout son corps sans mouvement; mais au premier cri que fit la Princesse, il ouvrit les yeux, & rapellant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une maniere assez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queuë. Elle se jetta toute plate à terre auprès de lui, mais la Gouvernante de l'Isle qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée, que faites-vous? lui dit-elle, il est question de guerir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roy de Lombardie, tout languissant qu'il é-

toit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiere vûë de cette aimable bête ; & pendant le discours de la Gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pous du malade. La Gouvernante le fit emmener dans un apartement, & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adressant encore à la Princesse, que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher Renard ? sa vie est entre vos mains, & dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais ; mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du desespoir

pour la Princeſſe de ſçavoir que le ſalut de ſon cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu ; dès qu'on le ſçut ce fut une lamentation univerſelle ; tous les aſſiſtans ſe mirent à crier le Carcan eſt perdu ! & mille voix ſortant tout à la fois de mille guaines dont la chambre étoit ornée, ſe joignirent à ce concert, & ſur des tons differens, crierent le Carcan eſt perdu !

Le Roy de Lombardie que les Chirurgiens ſondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit ; celui qui avoit penſé le Renard de ſes bleſſures en revenoit, & dit au Roy ce que c'étoit. Voilà

bien du bruit, lui dit le Roy, pour un Carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la Forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans doute, il fera cesser ce bruit insuportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au Roy par la maniere chagrine dont il envoyoit le Carcan au secours de ce même Renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princesse qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de guaines sans trouver un seul couteau. Elle prit le

Carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au col de son cher Renard. Aussi-tôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse ; aussi n'y perdoit-elle pas, & ravie de joye & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissez, elle sortit de la chambre dans

le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car ſans doute que votre Grandeur ſçait depuis long-tems qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé qu'il courut chercher ſa belle Princeſſe. Quels furent leurs tranſports en ſe parlant, & ſur-tout quels furent ceux de cette tendre Princeſſe, en aprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée. Aprés avoir reçû les complimens de ceux qui s'étoient intereſſez à ſon malheur, il fut rendre ſes devoirs au Roy de Lombardie.

Le Prince qui n'étoit pas reſté au Palais n'y voyant point ſa belle Nymphe, en étoit ſorti

d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y passer ; il y rentroit triste & abatu d'avoir parcourut inutilement toute l'Isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrasserent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la Gouvernante de l'Isle, qui étoit presente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquietude de ce Prince, & des souffrances de Ferandine. Helas ! reprit le Prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous interesse pour Ferandine ; c'est la belle Nymphe enchantée

tée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la Gouvernante, cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre Peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui dit, eh bien ! il faut peigner la Nymphe dont vous desirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? si je le jure, reprit-il ; oüi, je le jure, qu'on me mene promptement à l'endroit où est cette malheureuse Nymphe enchantée. Doucement, dit la Gouvernante ; & si après l'avoir rétablie dans

tout l'éclat de ſes attraits, & dans la douceur de ſon premier repos, elle veut vous contraindre elle-même a épouſer la charmante Ferandine, ſœur de Pertharite, y conſentirez-vous ? Non, s'écria le paſſionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui repliqua la Gouvernante, ſi ſon repos eſt à ce prix, que ferez-vous ? Courons, répondit-il, la délivrer de ſes malheurs, qu'elle me doive ſa tranquillité, je la payerai ſans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la Gouvernante, venez la peigner ſi vous oſez. A ces mots elle le mena, ſuivi de tout le monde, juſques à la porte d'un Salon qui s'ouvrit au moment qu'il

n aprocha. Mais quelle fut sa
urprise quand il vit au milieu
le ce Salon cette malheureuse
Nymphe assise dans un fau-
teüil qui paroissoit tout embra-
é. Sa gorge & ses bras étoient
demis découverts, & ce ne
ut qu'à ces beautez qu'il la
éconnut; car sa tête étoit en-
velopée de flammes épaisses
qui lui tenoient lieu de che-
veux, son visage étoit tout en-
lé, & ses yeux étoient prets à
ortir de sa tête. Regardez, dit
a Gouvernante au Prince,
voilà l'état où vous avez mis
cette Nymphe que vous ado-
rez, en la débarassant de la
tête du crocodille & de sa peau;
allez la peigner. Il ne se le fit
pas dire deux fois, quoique

l'avanture fut difficile à tenter. Il tira ſon Peigne, & ſe jetta d'abord dans le Salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit ſon Peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe plus fraîche que l'Aurore, & plus brillante que l'aſtre du jour, lui tendit la main ; il ſe mit à genoux pour la baiſer. Alors le beau Pertharite entrant dans le Salon qui avoit repris ſa fraîcheur naturelle, ſe jetta au col de la Nymphe, qui de ſon côté l'embraſſoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalouſie qui vouloient naître dans ſon cœur, par les doux noms de frere & de ſœur qui

fraperent ſon oreille, & qui lui aprirent avec des tranſports de joye inconcevables, que ſa divine Nymphe étoit la charmante Ferandine dont il venoit de refuſer la main, & qu'il ſe flattoit dans ce moment de poſſeder bien-tôt. Il ne pouvoit ſe perſuader que ſon bonheur fut réel ; ſon étonnement auſſi ne pouvoit ceſſer, quand il penſoit que cette beauté celeſte qu'il avoit adorée ſous tant de formes differentes, étoit la celebre Ferandine, & que le beau Perharite, ſous la figure d'un Renard, eut été ſi paſſionnément aimé de ſa ſœur.

Ces quatre Amans les plus parfaits & les plus heureux de

l'Univers, furent à l'appartement du Roy de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ses empressemens & par ses soins lui donnoit tous les témoignages d'une veritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bien-tôt gueri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa metamorphose, & de celle de Ferandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la Forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'Archiduc mon pere, nous fûmes ébloüis d'un nombre infini de spectres & de phantômes effroyables ; après en avoir été tourmentez

toute la nuit, au jour naiſſant une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fut fort vieille & toute couverte de guaines, parut à nos yeux tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre ; tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce Carcan ; & vous, Ferandine, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ma ſœur, peignez-vous de ce Peigne ſi vous voulez que votre pere rentre dans ſon bon ſens, & pour vous conſoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, ſçachez que quand on vous mettra ce Carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera ; &

vous, belle Ferandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La Mere aux Guaines disparut à ces mots.

Cependant pour sortir de ce Château, & pour guerir l'Archiduc mon pere, je me pressai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vû. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit point abandonnée dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur je songeai d'abord à garantir Fe-

randine du piege que la Mere aux Guaines nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pates à ma tête ; ce geſte la trompa, elle crut que je la priois de ſe peigner, & eſperant que le Peigne ſeroit peut-être le contre-poiſon du Carcan, elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ſes cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du Château, en jettant ſon Peigne comme j'avois fait mon Carcan, gagna enſuite la Forêt, & ne ceſſa de courir qu'elle n'eut gagné le rivage opoſé à cette Iſle ; je la ſuivis

par tout, & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains près la cuve pleine d'eau, elle ſe deshabilloit pour s'y jetter, mais elle jetta par malheur ſa vûë ſur cette vilaine peau, & quoiqu'elle fit mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une Puiſſance invincible de s'en enveloper, & de ſe précipiter dans la Mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé ſur le rocher où je faiſois des cris & des lamentations vers le Château de cette Iſle, croyant bien que Ferandine s'y étoit refugiée, lorſque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, &

elle me débarqua dans l'Isle ; je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la Gouvernante l'avoit bien reçûë, & la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours où la peau se presentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée ; de sauter ensuite dans la Mer, & de venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante qui sembla s'interesser à notre malheur, me permit de venir de tems en tems voir Ferandine ; nous convînmes des signes que je fe-

rois au haut du rocher. Je revins dans la Forêt pour y chercher le remede à nos maux, c'eſt-à-dire, le Peigne & le Carcan ; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux Guaines, me conduiſirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, comme je me ſentis forcé de la quitter lorſque le Carcan ſe referma ; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé la Gouvernante de l'Iſle prenant

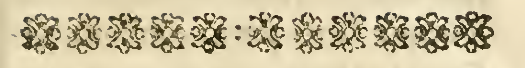
la parole, c'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la Mere aux Guaines, par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'Archiduc & ſur ſa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces guaines, & . . . non, non, s'écria le Geant, je n'en veux pas entendre parler, je ſuis ſi ſoû de guaines que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous aprendre, lui dit le Belier, car vous ſçavez comme tous les Contes finiſſent. Eh! que ſçai-je comme celui-ci finira, reprit le Geant. Acheve-le donc, & acheve-le promptement.

Le Roy de Lombardie gue-

rit de ſon extrême laideur, continua le Belier, en gueriſſant de ſa bleſſure. L'Archiduc obtint la paix de la Mere aux Guaines, avec le retour de ſa raiſon : elle donna l'Iſle enchantée, la grotte aux Bains, & tout le pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa reſidence avec la Princeſſe de Lombardie qu'il épouſa. Et tous les charmes de l'incomparable Ferandine, furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Belier ayant heureuſement pour les lecteurs auſſi bien que pour le Geant, mis fin à ſon récit ; il fut queſtion de dépêcher le Heraut d'Armes vers le Druide & ſa fille.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

PEndant que le Belier amuſoit le Geant ſon Seigneur, le Druide s'occupoit à remettre l'eſprit de ſa fille, en calmant les mouvemens de ſon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans, & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enſemble n'auroient pas eu la moitié du merite & des charmes d'Alie.

L'aveu ſincere du petit Poinçon ne l'aſſuroit que trop que ſa fille avoit quitté toutes ſes rigueurs en faveur du Prince

de Noiſy. Il aimoit donc Alie, comme un pere opulent & ſpeculatif aime d'ordinaire une fille unique ; il y avoit bien une heure qu'il perdoit ſon tems à vouloir lui prouver par les raiſonnemens les plus ſubtils, & par les démonſtrations les plus convaincantes, qu'elle devoit hair le Prince de Noiſy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la perſuadoit point, & ſon cœur auroit combattu dix ans contre ſa raiſon avant que de ſe rendre. Le Druide qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere, & prenant un air plus ſerieux, Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous gue-
rir

rir doucement pour épargner à votre cœur le coup ſenſible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous aprendre que celui que vous aimez n'eſt plus. Et moi, dit-elle, je vous aſſure que vous vous trompez, car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noiſy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druide, ne vous arrêtez pas aux viſions qu'une douleur immoderée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon deſſein n'eſt pas de vous tromper.

Je vous ai déja dit de quelle maniere la race des Pepins eſt en poſſeſſion d'un Trône que

mon grand-pere votre bisayeul croyoit lui apartenir, qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la Philosophie dequoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impenetrables de la nature; une aplication continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre Elemens; & leurs intelligences jointes à mes lumieres m'ont rendu sçavant dans l'avenir, & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant comme il n'est point de Puissance mor-

telle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de ceder à mes ennemis ; d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'Enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'Enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on apelle vulgairement la Mere aux Guaines : elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin ; je vous conterai

dans quelqu'autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſçavant qu'elle à la verité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux ; ce fut par ſes artifices qu'il ſçut ſe rendre maître du plus précieux de ſes tréſors : c'étoit un Couteau dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal apui de tous ſes enchantemens. Enfin ce Couteau étoit pour elle ce que mon Livre étoit pour moi : les regrets qu'elle en eut l'obligerent contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit par tout des eſpeces de Bureaux

tout farcis de guaines ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer ſon ſecours, une offrande de couteaux, dans l'eſperance que celui qu'elle avoit perdu ſeroit à la fin remis dans quelques-unes de ſes guaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuiſée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin qu'elle ſoupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-tems à la Cour de Pepin. Elle a choiſi Moulins pour ſa reſidence ; c'eſt-là où les couteaux ſe rendent en foule de toutes parts ; & ſi mon art ne me trompe, ce lieu dans les ſiecles avenir, fournira des

couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne joüit pas long-tems de sa proye, le fameux Dagobert mon pere trouva le moyen de s'en emparer, & cette merveille qu'il m'a laissé, est encore en ma puissance. Merlin le sçait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagemes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux Couteau. Ma puissance beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon Livre, ma garanti jusques à present de toutes ses entreprises; & ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je

tremble que mon Livre ne ſoit entre ſes mains, & ne le rende maître de nos deſtinées.

Je commerce à croire que ce Belier implacable, dont la haine ſe declare ſi hautement contre nous, eſt l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes ſortes de voyes. Le grand Dagobert mon pere qui prévit votre naiſſance, & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous feriez au monde : c'eſt ce Berceau qui vous a garanti de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puiſſance d'aucun homme ; c'eſt pour cette

raiſon qu'il eſt au fond de ſa fontaine apelée la Fontaine du Berceau, & dont on n'aproche pas impunement, car ſi celui qui l'aura conquis vous doit poſſeder, celui qui oſera l'entreprendre ſans y réuſſir, en fera ſon tombeau. Le temeraire Prince de Noiſy dont la deſtinée étoit de rendre la vôtre malheureuſe, étoit bien capable de tenter une pareille avanture, au riſque d'y ſuccomber; mais il a peri d'une autre maniere. Oüi, ma fille, pourſuivit le Druide, ce phantôme qui vous avoit troublé la raiſon, doit s'effacer de vôtre cœur; & s'il eſt vrai que vous ayez entendu ſa voix depuis peu, ſoyez ſûre que ce n'eſt

n'eſt qu'une illuſion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piege.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prétoit au diſcours de ſon pere ; elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux ; & après tout ce qui accompagne un vrai deſeſpoir, elle s'évanoüit entre les bras de ſon pere. Revenuë de cet évanoüiſſement, elle voulut ſçavoir de quelle mort ſon cher Amant avoit fini ſes jours, pour mourir de la même maniere. Le Druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas queſtion de mourir pour un homme dont la vie avoit été le ſeul obſtacle à ſon bonheur ; que

ſon projet étoit de reſtituer à la Mere aux Guaines le larcin de leur ennemi, pour joindre enſuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union le ſort lui préparoit un établiſſement plein de gloire & de felicité. Tout cela ne ſervit de rien, & le Druide fut contraint de ceder aux empreſſemens d'une curioſité ſi bizarre. Il conduiſit donc ſa fille aux pieds de la Statuë de Cleopâtre, fit ouvrir la Statuë, & permit à l'aimable Poinçon d'en ſortir, & de ſe rendre viſible ; mais quoiqu'il n'y eut rien qui meritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda ſeulement pas ; il fut au

desespoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service. Le Druide confia à Poinçon le Talisman qu'il portoit au doigt, & le chargea de raporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, & des pierreries qu'il avoit si long-tems gardées sans les voir; il ne fut qu'un moment à revenir, & raporta un Couteau d'une mediocre grandeur. Il étoit éblouïssant par l'éclat dont sa lame brilloit; il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le Druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, & le

mettant entre celles de ſa fille, Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous ſoyez convaincuë par vous-même qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve : apuyez doucement la pointe de ce Couteau ſur l'endroit le plus uni du pied d'eſtal de la Statuë, les caracteres qu'il y tracera, conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité. Dès que la pointe du Couteau toucha à la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon

malheur, & pour s'affermir dans la resolution de n'y pas survivre Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste avanture,
La fin, sans voir la sepulture
Du pauvre Prince de Noisy.
Vous qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte
Ne vous en prenez qu'au Belier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui aprendre la perte de ce qu'elle adoroit ; mais son pere la retint, & lui arracha le cou-

teau. Après de vains efforts pour calmer son desespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa miserable vie jusques à ce qu'elle put attraper le maudit Belier Merlin, pour le faire perir dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime, & si la grandeur des suplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le Druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultez qu'Alie voyoit à executer son dessein,

redoubloient ſon impatience & ſon deſeſpoir. Elle embraſſoit les genoux de ſon pere, & le conjuroit par toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets en uſage pour hâter l'heureux moment de ſa vengeance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druide le Heraut d'Armes du Geant. Il fut reſolu qu'on lui donneroit audiance. On l'introduiſit dans le Salon du Palais où le Druide le reçût, tandis que ſa fille ſuivie du petit Poinçon, ſe mit en devoir d'attendrir les

bosquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses ; mais tout fut insensible à sa douleur ; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêlât ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du Prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompuë par le retour du Druide.

La joye, l'étonnement & l'inquietude étoient peintes à la fois sur le visage du Druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois esperé de mon art ; l'ennemi

prévient tous les pieges que j'aurois pû lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propositions du Geant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du tresor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait perir le Prince de Noisy, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pû se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous meditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici sous prétexte de se

faire dorer les cornes & les pieds, que pour se rendre maître d'un tresor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la perte du Livre qu'il possede, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Belier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la ceremonie dont vous le devez honorer, car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions, & demain vous serez instruite de la maniere dont je prétens qu'il soit reçû.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flateur espoir d'une vengeance prochaine, & quoi-

que le nom ſeul du Belier la fit fremir d'horreur, elle ne ſouhaitoit rien tant que de le voir. Dés que le jour parut elle fut trouver ſon pere, qui après avoir pris toutes les précautions qu'il crut neceſſaires contre les deſſeins de l'Enchanteur, mena ſa fille à la Statuë de Cleopâtre. Le deſeſpoir & la douleur l'avoient extrêmement abattuë, pas un ſeul ornement ne ſoutenoit ſes attraits, & cependant pour vous montrer ce que c'étoit que ſa beauté.

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,

N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout ſon abatement
Elle eut même de Ferandine
Effacé la beauté divine,
Non, quand ſoumiſe à tant de maux
Elle habitoit ſa peau marine ;
Mais quand brillante ſur les eaux
Dans cette ſuperbe machine
On la prit pour Venus ſortant du ſein des flots.
Tout cela n'eſt que bagatelle.
Mais pour moi qui de tous les gouts
Ay, comme vous ſçavez, le gout le plus fidele,
Je me ſerois mis à genoux

Pour rendre homage à cette belle,
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son pere au pied de la Statuë, tout y étoit preparé pour la scene qu'on avoit meditée. Un Vase enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druide donna les dernieres instructions à sa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite ce Couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte,

car je ne ſuis plus à l'épreuve des enchantemens depuis que je n'ai plus le Taliſman que je vous laiſſe ; vous n'avez rien à craindre de Merlin quelques efforts qu'il faſſe pour vous nuire ; ſouvenez-vous ſeulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Belier paroîtra cachez le couteau, & ne lui montrez que le Vaſe que vous tiendrez, il ne l'aura pas plutôt vû qu'il s'en approchera ſans aucune défiance, mais comme il ſçait qu'il n'en peut être poſſeſſeur avant que d'en être touché, faites ſemblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes, faites le coucher à vos pieds comme pour

y travailler, & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a ſur la tête : s'il quitte alors ſa forme de Belier pour paroître ſous celle de Merlin, comme il ne manquera de faire ſi c'eſt lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puiſſe vous échaper, & s'il ne quitte point ſa forme de Belier tuez-le de même, & vangez les maux qu'il vous a fait ; cette execution faite venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous ſera poſſible. Poinçon que je rends inviſible reſtera auprès de vous. Le Druide embraſſa ſa fille & ſe retira dans le ſalon après ſes inſtructions.

A peine y étoit il qu'on entendit les fanfares des trompêtes, & quelques momens après le Belier ayant montré ſon paſſeport, parut au milieu du jardin. Tout le ſang d'Alie s'émût dans ſes veines à l'aſpect du meurtrier de ſon amant; l'impatience qu'elle ſentoit de l'avoir à ſa diſcretion étoit ſi violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit pour ne pas decouvrir ſes intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baiſſa la tête pour la ſaluer, elle crût qu'il lui preſentoit les cornes pour être dorées de ſes belle mains, cela la mit tout a fait hors d'elle même, & lui donnant un coup de pied au milieu

milieu du front, elle lui dit, couche toi là ſcelerat ſi tu veux que je te touche. Le Belier qui ne s'attendoit peut-être pas à cette reception, ne laiſſa pas d'obéir, & ſe mit tout de ſon long à ſes pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druide avoit mis dans ſes inſtructions, elle voulut commencer par le plus ſûr, & lui ayant enfoncé le couteau juſtement à l'endroit du cœur, elle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expedition faite, elle courut au Palais pour aprendre à ſon pere la mort du Belier & lui porter ſa glorieuſe depoüille. Mais quelles furent ſes allarmes quand elle vit la

ſurpriſe & l'horreur du Druide!
Malheureuſe ! s'écria-t-il en reculant , quel ſang viens tu de répandre , puiſque ce n'eſt ni celui du Belier ni celui de l'Enchanteur ? Regarde les depoüilles que tu m'aportes. Alors elle jetta les yeux ſur la main dont elle croyoit tenir la laine du Belier Merlin , & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vû. En les regardant une horreur ſecrete s'empara de ſon ame , & laiſſant tomber les cheveux & le couteau , elle courut toute éperduë pour s'éclaircir de ce que cette avanture avoit de funeſte. Son pere eut beau l'apeller & courir après elle , jamais elle ne ſe fût ar-

retée ſans le concert nouveau qui frappa tout à coup ſes oreilles. Les ſtatuës du jardin animées par quelque enchantement, ſembloient unir leurs voix lugubres pour chanter.

Ah ! c'eſt Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiſeaux des boſquets le plus éloignez, ſe raſſemblerent autour des ſtatuës pour leur répondre, & les échos des environs répetoient l'un après l'autre.

Ah ! c'eſt Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et par malheur les ſtatuës, les oiſeaux & les échos qui diſoient tous la même choſe, ne

difoient rien qui ne fût vrai.

La miferable Alie fe debaraffant des bras de fon pere, qui l'avoit joint tandis qu'elle donnoit toute fon attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperduë à la ftatuë de Cleopatre. Quel fpectacle pour un cœur rempli de la tendreffe la plus vive & la plus fincere qui fût jamais ! Il n'étoit plus queftion de ce Belier objet de fa vengeance & de toute fon horreur. Le beau Prince de Noify tel & plus charmant encore que lors qu'elle le vit à la fontaine du berceau, verfoit fon fang à gros boüillons par l'affreufe playe qu'elle venoit de lui faire, elle fe precipita fur lui & l'embraffa pour la premiere &

derniere fois de ſa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſament vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne ſçai, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit, mais je ſçai bien que le ſçavant M... n'a jamais pû s'empêcher de pleurer en traduiſant ces memoires, la ſcene étoit attendriſſante, car la belle Alie appuiée contre le pied d'eſtal de la Statuë, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les amans, & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de

larmes. Le Druide, le petit Poinçon, les Silphides & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient en pleurant à ce triſte & funeſte ſpectacle.

C'eſt ainſi que l'on peint la Reine
de Cythere,
Arroſant de ſes pleurs le mourant
Adonis;
Lors qu'une chaſſe temeraire
Les eût pour jamais deſunis.
C'eſt ainſi que l'on peint une trou-
pe legere
D'Amours autour d'eux réünis;
Briſans leurs armes de colere,
Pouſſans des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mere.

Si l'illuſtre & ſçavant traduc-

teur de ces antiquitez avoit bien fait, il en seroit demeuré-là; car le heros de la piece égorgé sous la figure du Belier, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas meriter une grande attention; cependant pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Ponthalie, il faut aller jusques à la fin de l'histoire.

Quoique le Druide fut penetré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'évenemens imprévûs; il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au Palais; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit pour courir

après sa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de Noisy, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau, où il viendroit les retrouver ; ensuite il emmena Alie dans le Cabinet des Vestales, & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le desespoir ne la portat à quelque violence. Les ordres du Druide furent mal executez, car les Silphides timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prierent tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le Prince de Noisy à la Fontaine du Berceau. Il semble que

que le changement dans l'execution des ordres du Druide, ne dût pas être d'aucune conſequence, cependant il penſa tout gâter, comme on verra dans la ſuite.

L'empreſſement du Druide n'étoit pas frivole, il avoit pour objet le Couteau enchanté que ſa fille avoit laiſſé tomber dans le Salon du Palais, il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce treſor, & plus rien à eſperer ſans le ſecours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laiſſé tomber ſur la pointe, & dès que cette pointe étoit apuyée ſur quelque choſe de ſolide, elle écrivoit; il trouva donc une infinité de caracteres tracez ſur les car-

reaux du Salon. Le couteau teint du ſang de l'infortuné Prince de Noiſy, marquoit diſtinctement tous les traits de l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druide le ſaiſit, & l'arrêta ; mais quoique toutes les langues de l'Univers lui fuſſent connuës, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours repetez : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux de marbre ſans en pouvoir tirer

autre choſe que ce maudit CASIA TUXIL, & qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang dont il étoit ſoüillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échoüer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine, mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la Statuë de Cleopâtre pour le remettre à ſa place ordinaire; mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le Druide crut qu'il s'expliqueroit plus

clairement ; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la Statuë où il avoit écrit la premiere fois, il y repeta encore les mêmes caracteres que dans le Salon. Le Druide en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la Statuë, ou de s'en fraper pour se punir de son ignorance. Cependant comme il étoit vraiment Philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la Statuë, il fut confronter du Grec, de l'Hebreux, du Siriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquietude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui

fit entierement oublier nos Amans infortunez. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le Cabinet des Vestales où les Silphides la gardoient, representoit par tout ce qui pouvoit avoir du raport aux Vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs Statuës qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais Empereurs; & d'autres enfin qui ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le Druide avoit-il quitté ſa fille dans le Cabinet des Veſtales, que cette tendre & deſeſperée amante s'étoit évanoüie. En reprenant ſes eſprits, elle reprit auſſi toute ſa douleur : ce furent des cris & un redoublement de deſeſpoir, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer : elle demandoit au ciel, à la terre & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle lorſqu'en jettant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantez du martyre de l'infortuné Belier. A cette vûë ſon deſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours,

comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une Veſtale fauſſement accuſée qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à ſon cher Amant. Les Silphides furent effrayées de ſon égarement, elles reculerent quelques pas. Alors Alie s'écria, non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en ſe levant avec précipitation; je vois cette om-

brebien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me feroit croire que c'étoit plutôt des Villageoises travesties en Nymphes qui gardoient Alie, que de vrayes Silphides ; car elles se sauverent dès que leur Maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son Amant ; & la belle Alie toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le Prince de Noisy qu'elle apelloit à haute voix. Elle étoit parvenuë jusques à la porte du jardin ; & quoique cette porte fut fermée, elle crut que son Amant lui venoit d'échaper

par-là. Cet obſtacle auroit terminé ſa courſe, puiſque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, ſans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que ſon pere lui avoit miſe pour la garantir des ſupercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main ſur la porte du jardin, dès que le Taliſman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie ſe mit à courir les champs.

Elle traverſa ce Pont qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de tems auparavant, & le traverſa ſans ſçavoir que ce fut un Pont, & ſans ſçavoir qu'il

fut de la façon du pauvre Belier : si elle l'avoit sçu, je ne sçai ce qu'elle seroit devenuë, car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation, & si par hazard elle l'eut touché de son Talisman, adieu le Pont & la Nymphe ; tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la Bague ; mais quand le malheur en veut, on n'évite un peril que pour tomber dans un plus grand.

Le Geant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druide, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier Ministre & lui ; & tandis que

la triſte ſcene dont nous venons de parler ſe paſſoit au-dedans du jardin, il n'avoit ceſſé de roder au-dehors ; il ne comprenoit rien au long retardement d'une revolution qui le devoit mettre en poſſeſſion de ſa Maîtreſſe, & des treſors du Druide, & qui ne devoit couter que quelques coups de cornes ; tantôt il s'imaginoit que le Belier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin la nuit étant venuë pendant qu'il étoit agité de ſon impatience & de ſes reflexions, il venoit de paſſer le Pont pour regagner ſon quartier, lorſque la malheureuſe Alie l'ayant aperçu parmi les tenebres, le

prit d'abord pour cette chere ombre qu'elle pourſuivoit, & cette idée lui faiſant redoubler ſa courſe ; cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers ſoupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frapoit ſon oreille ; & quoique ce fut cette même voix qui l'avoit apellé Nain, il ſe détourna vîte vers ce viſage dont l'éclat diſſipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ſes penſées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts ſe précipiter dans les ſiens ? Il imagina que le fidele Belier avoit égorgé le Druide, & que ſa fille libre deſormais, s'abandon-

noit dès cette premiere occasion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Memoires a eu tort d'interrompre cette avanture justement où nous en sommes pour rentrer chez le Druide, l'heure étoit induë, les illusions menent loin, & les Geans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu esperée, le Druide ayant inutilement feüilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille ; mais comme il la croyoit en sureté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné

Prince de Noiſy, ſelon qu'il avoit reſolu; mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les Silphides dont les unes ſe cachoient dans les paliſſades, & les autres fuioient à ſon aproche : il les apelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de Noiſy, mais cette queſtion n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il ſe rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il fut bien ſurpris d'y trouver le petit Poinçon qui ſe deſeſperoit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druide, & qu'eſt devenuë ma fille ? Votre fille,

répondit le deſolé Poinçon, eſt en toute ſureté entre les mains des Silphides, mais pour le corps du Prince de Noiſy dont je m'étois chargé, il eſt perdu malgré tous mes ſoins; je pleurois auprès de lui, je déplorois ſa cruelle deſtinée, & je compatiſſois au deſeſpoir de la belle Alie, lorſque j'ai vû tout à coup auprès de moi l'homme de l'aſpect le plus grand & le plus reſpectable, après vous, qui ſoit dans tout l'Univers. Cet homme après avoir donné des larmes à l'avanture dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regretois, il fal-

loit lui rendre le ſeul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la Fontaine pour le purger du ſang dont il étoit ſoüillé, avant que vous vinſſiez le brûler : je l'ai crû, mais le corps du Prince de Noiſy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé juſques au fond de la Fontaine malgré tous mes efforts, & dans le même inſtant le Berceau s'étant élevé juſques au deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux. S'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druide, tu as vaincu ! mais pour toi ſcelerat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je

te

te prépare. Le miſerable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le Druide ne ſçavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la Statuë de Cleopâtre pour l'y renfermer; mais cette même Statuë qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du Taliſman pour y fermer le Couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le Druide s'aperçût qu'il avoit laiſſé ſa Bague au doigt de ſa fille, il courut la chercher au Cabinet des Veſtales (& vous jugez bien que ce fut inutilement.) Nouvelles allarmes! nouveaux reproches & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le

Druide regagna ſon Palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois lorſque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les deſaſtres imprévûs, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Aſtronôme qui ne ſuſpende la plus vive inquietude pour une nouvelle découverte de ces regions. Il connut bien-tôt que c'étoit ou une Comette, ou quelqu'autre Phenomene, & bien-tôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe qui ſembloit ſuſpenduë en l'air, & qui groſſiſſoit à meſure que cela s'aprochoit

de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiere, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſſades, il lui parut attellé de deux Licornes qui portoient des flambeaux à l'extremité de leurs cornes. Ce chariot qui lui cauſoit un étonnement merveilleux, vint enfin ſe poſer au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un eſprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'aprocha de ce chariot : tous ces flambeaux qu'il avoit vû en l'air, étoient autant de bougies placées dans des guaines autour du chariot, & les cornes des animaux qui l'a-

voient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes guaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, & la Mere aux Guaines en sortit en lui presentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eut bien quatre cens; elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée par tout de guaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde, elle pourroit vous être de quelque secours

dans l'embarras où je ſçai que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourdhui ; & j'ai vû en examinant mes Livres que ce que je cherche n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minuttes que je ſuis partie de Moulins, peut-être aurois je prévenu le funeſte accident qui vous eſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-tems, mais allons nous repoſer dans votre Palais. Le Druide ayant apellé Poinçon qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſevere de conduire le chariot au Cabinet des Veſtales, & de le garder. En entrant dans le Salon du Palais, la Mere aux Guai-

nes fut frapée des caracteres que le Couteau avoit tracez ; elle en tressaillit, & s'arrêtant tout court. Que vois-je ! dit-elle, & par quelle avanture mon précieux Couteau s'est-il échapé des mains du perfide Merlin, pour venir vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? Le Druide émerveillé, sans pourtant lui reveler l'avanture de son Couteau, la suplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux Guaines, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie,

Tant que vous aurez son Berceau.

Gardez vôtre Belier de l'eau,
Et je vous répond de ſa vie.

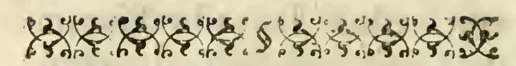
Le docte M. . . . nous aſſure qu'à cette explication le Druide devint plus pâle que la fraize de la Mere aux Guaines ; cependant qu'il ne voulut pas lui avoüer ce qu'il en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druide, lui dit, paſſons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous inſtruire de certaines choſes qui ſont ſans doute échapées à cette connoiſſance univerſelle dont l'art & la nature vous ont comblez. A ces mots le Druide la conduiſit dans la Salle des peintures.

C'étoit un lieu veritable-

ment enchanté. Il y avoit fait peindre la repreſentation d'un ameublement où l'or brilloit par tout au milieu des couleurs les plus vives ; & tout cela ſi bien imité, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'eut priſe pour une veritable tapiſſerie : des figures croteſques, des muſiques barbares, des oiſeaux de la Chine, & mille fleurs Indiennes en faiſoient les ſujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne repreſentoient ni le paſſé ni le preſent, cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la ſcience du Druide. Le plus bel ouvrage dont cette ſuperbe Salle paroiſſoit enrichie, étoit un jeune Auguſte majeſtueux, qui dans les ſiecles futurs devoit

voit réünir le vaste Empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusques à de nouveaux climats. La Mere aux Guaines le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druide auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.





HISTOIRE
DE LA MERE
AUX GUAINES.

QUoique je ſçache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très-certaine que les plus eſſentielles & les plus particulieres vous ſont inconnuës; c'eſt dequoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Le Druide n'étoit guéres en état de donner ſon attention au diſcours de la Mere aux

Guaînes ; car l'explication qu'elle lui avoit donné des caracteres du Salon, & le desir de retrouver Alie, lui causoient une agitation interieure, que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler ; cependant il écouta la Magicienne avec une tranquillité aparante.

Je suis fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle, en naissant on m'apella Philoclée, nom bien different de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siecle. Je nâquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant ; mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté, & mon

étoile qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de graces, ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouïe. Les adorateurs de mes apas ne me touchoient qu'autant que l'esprit & la science les distinguoient. Je fus longtems sans en voir qui fussent dignes de mon choix ; tout mon plaisir étoit la solitude, & tous mes amusemens la lecture. Mon pere, le Prince le plus magnifique de son siecle, étoit aussi le plus ignorant ; cependant il avoit rassemblé à grands frais les Livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers, mais il n'en

avoit jamais lû un ſeul. Cette Bibliotheque étoit mon ſéjour ordinaire : de ma lecture & du choix que j'en faiſois, je tirai les premiers élemens de ces connoiſſances qui m'ont renduë ſi fameuſe. Une aplication continuelle, jointe à la penetration de mon genie, m'eurent bien-tôt renduë maîtreſſe des caracteres les plus inconnus, & du ſens le plus obſcur des Livres dont cette Bibliotheque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces Volumes me parut longtems impénetrable ; il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées ſeparément, & quelquefois inter-

rompuës dans leurs arrangemens par les plantes & les constellations, sous les differentes figures dont les Astronômes nous les representent. Je ne doutai pas que ce ne fut autant d'hyeroglifiques employez au lieu des differens caracteres dont les autres Livres étoient écrits. Je vins about d'un langage si difficile & inconnu à tout autre, malgré le mystere & les énigmes qui l'envelopoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que ce Livre me revela.

Mon pere qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de

faire brûler tous ces Livres. Un jour il vint m'arracher de sa Bibliotheque pour me mener à une chasse à l'oiseau : on me mit en habit de chasse. Je montai à cheval, & dans cet état au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une riviere assez profonde ; dès que la chasse commença, mille cris s'éleverent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant passée, il ne s'arrêta

que dans le milieu d'un Bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cette accident m'eut éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque tems, & trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie; elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois apuyée; un gros Hibou causoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarassé sur la derniere par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux

pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espece sont d'ordinaire le joüet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus debarassé, il se mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vûë que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, bâtit des aîles & s'envola; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, & fit un se-

cond cri ; je m'en aprochai, mais le Hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vû il sortit un rayon de lumiere. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon pere bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la Bibliotheque me fut interdite, tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des Hyeroglifiques, & comme mon pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades

ſolitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vû ce Hibou ; je m'y engagai un jour bien avant, aprés avoir laiſſé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans l'eſperance de voir mon Hibou, j'examinois avec ſoin tous les arbres, ſans avoir pû reconnoître celui d'où j'avois vû ſortir ce rayon de lumiere, & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai ſur l'herbe & m'endormis d'un profond ſommeil, il ne dura guére, & ce qui cauſa mon reveil, fut de me ſentir preſque dans les bras d'un

homme, ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satires, il en avoit le visage, & quoi qu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit herissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garentir, si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre; il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri, il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou, qui descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frapé de la foudre, la terre étoit arrosée de son sang,

& quoi que j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en aprocher, je ne pûs resister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel; il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point soüillez de sang, m'éblouïrent par leur éclat. Dès que ce couteau fut à ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les tresors, & je ne me trompois pas; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutile;

ment, l'eau ne faiſoit que rendre la couleur du ſang plus vive; ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige; j'en apuiai la pointe ſur le rocher pour eſſayer ſi le ſang ne s'effaceroit point; mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau ſembla s'animer d'un mouvement auquel je cedai; & ſuivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caracteres communs; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre Salon, & c'eſt ce langage que j'avois apris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher.

Jeune beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à vôtre âge on aime;
Jeune beauté gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me ſuis un peu étenduë ſur ces premieres circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connuës, je vais à preſent vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables qui m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpeculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſoüilloit mon couteau, n'avoit pû le faire diſparoître : je m'aviſai un jour de le gratter avec

la pointe d'un poinçon d'or; l'or se fondit, & le sang s'effaçant jusques à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultez, & je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à present que ce n'est que dans le tems qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnuë. J'ai souvent crû que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marcias, puisqu'il rendoit des Oracles, & qu'il les rendoit toujours en Vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon pere sans jamais vouloir consentir

aux

aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter, & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années, je m'aperçeus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-tems, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles decouvertes dans les terres étrangeres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe & les Indes; pluſieurs ſiécles s'étant écoulez pendant ces differents voyages & les longs ſejours que j'ai fait dans ces regions reculées, je me de-

terminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de penibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin par tout répanduë ; le desir de sçavoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre, je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la posterité s'est établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roy d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin, je l'en trouvai digne, je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractere, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible par une grande aparence de sincerité qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la supercherie. Je connus bien-tôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agreable & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son interêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque crónique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me par-

loit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette beauté fameuse immortelle ; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en falut pas davantage pour m'allarmer, j'eus recours à mon Couteau, & mon Couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus precieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir decouverte, je quittai l'Angleterre pour me refugier au pied du Mont-Apennin, & pour m'y cacher à sa poursuite & à tous ses projets ; j'y pris cette forme d'extrême décrepitude, où l'on m'a vûë ; mais toutes mes précau-

tions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon Couteau.

Vous sçavez une partie de ce qui m'est arrivé depuis, vous sçavez le sujet de ces Guaines universelles, qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux Guaines, vous sçavez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au votre, que je viens ici. Le perfide Merlin chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé azile à la Cour de Pepin; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy, c'est là qu'il a élevé son fils

dans la même crainte de votre voiſinage, que vous avez toujours eu du ſien. Vous voyez que les aſtres ſe ſont moquez de toutes les précautions que vous avez priſes l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendreſſe devoit être ſi fatale à leur union : le Livre dont je vous ai parlé, m'a inſtruite de toutes ces choſes, & me promet la poſſeſſion du tréſor que Merlin m'a volé. Je ſçai le moyen de rapeller ſon fils des portes du trepas à la vie, & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que l'enchanteur ſe reſoudra à me rendre mon Couteau. C'eſt maintenant à vous à m'aprendre par quel hazard il a pû échaper de ſes mains

pour égorger ſon fils, & pour tracer enſuite les caracteres que j'ai lû ſur le marbre de votre ſalon.

Le Druide penetré de ſon affliction, ne pouvant plus ſe contraindre, & ſentant de plus le beſoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, ſe jetta lors à ſes genoux, & en les arroſant de ſes larmes, il lui conta naturellement l'état preſent des choſes.

Quoi! s'écria la Mere aux Guaines, le Prince de Noiſy à diſparu dans la fontaine? Le Berceau d'Alie en paroiſſant au-deſſus de l'eau a été enlevé par Merlin? Car n'en doutez point, c'eſt lui-même qui vous a fait le vol, & de plus votre

fille eſt perduë. Que de malheurs ! ajouta-t-elle, la perte d'Alie qui vous eſt le plus ſenſible de tous, me fait trembler pour vous, puiſque vous ne la trouverez qu'en retrouvant ſon Berceau, & comment l'eſperer, votre plus cruel ennemi en étant poſſeſſeur, & cet ennemi eſt Merlin, qui malgré mes ſoins & mes précautions m'enleva mon Couteau. En diſant ces mots quelques larmes échaperent à la Magicienne, & d'un ton penetré de douleur, elle repeta ces vers que le Couteau lui avoit tracez dans la forêt.

Jeune beauté gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'eſt

C'eſt ce que tu me recommandois, continua-t-elle, precieux tréſor que j'ai tant apprehendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords ſi cuiſans, & qui ne finiront jamais. Helas! que pouvois-je faire de plus pour te conſerver? Que ne me gardois-tu de même ſelon ta promeſſe, quand le Chariot enchanté vint ſe preſenter à mes yeux, dans les deſerts de l'Apennin?

Le Druide à ce redoublement de douleur que temoigna la Mere aux Guaines, crut ne pouvoir mieux prendre ſon tems, pour lui aprendre que ce Couteau ſi precieux & ſi regretté, étoit en ſa puiſ-

ſance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanoüir. Le Druide la conduiſit à la Statuë de Cleopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette Bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la Statuë & de la Magicienne, à qui il avoüa, qu'en perdant ſa fille, il avoit auſſi perdu ſon Taliſman qu'elle avoit au doigt; il lui aprit que cette Bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la Statuë qui renfermoit ſon Couteau. La Magicienne deſeſperée, reſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage, pour triompher

des obſtacles qui s'opoſoient à ſon bonheur. Elle dit au Druide d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laiſſée ſe jettant à corps perdu entre les bras du Geant; cette ſituation m'auroit donné de l'inquietude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des Taliſmans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croyent. La charmante Alie qui penſoit courir aprés l'ombre de ſon cher Amant, s'étoit attenduë à n'embraſſer que l'air, mais

quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais ; ſa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jetter elle même, elle fit mille cris & mille efforts pour ſe debaraſſer du Geant, qui loin de lâcher ſa proye, la porta dans ſon quartier, ſans qu'elle eût ſeulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de ſon ame quand elle ſe vit renfermée, & qu'elle vint à ſonger que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute ſa tendreſſe, & qu'elle ſe trouvoit au pouvoir d'un monſtre qu'elle deteſtoit. Le

Geant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noiſy, elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de ſa propre main ; le Geant voulut l'embraſſer pour la remercier, mais s'étant défenduë de cette marque de ſa reconnoiſſance, il lui demanda ce qu'étoit devenu ſon Belier. Il eſt mort, lui repliqua-t-elle, c'eſt moi qui l'ai aſſaſſiné. Malheureux Prince de Noiſy ! s'écria-t-elle. C'eſt moi, qui ſous la .... Le Moulineau tranſporté de fureur, ſans donner à Alie le tems d'achever, & ſans conſulter ſon amour pour elle, lui donna un ſoufflet qui la renverſa à ſes pieds, & fut tenté de lui couper la

tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battuë, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le Geant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie? Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçeu tout botté dans mon lit, mais ne crois pas échaper à ma vengeance, s'il est vrai que tu ais tué mon Belier; je vais t'enfermer dans sa chambre, & ensuite je m'informerai de la verité. Tremble si mon favori n'est plus, ton pere sera ma premiere victime, & quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable Sentence, le Geant renferma Alie dans la petite cabane de deffunt leBelier, où il lui donna le tems de faire des reflexions, tandis qu'il ronfla jusques au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, & la malheureuse Alie qui ne craignoit rien tant que l'execution de l'Arrêt prononcé contr'elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prevenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtez, elle vit le nom d'Alie gravé par tout sur les murailles, elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidele & delicat Belier, & ce fut pour elle un

nouvel accroiſſement à ſa douleur, qui fut interrompuë à la vûë de ce Livre, qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druide au Prince de Noiſy; pour le ramaſſer elle s'apuya de la main contre la porte de la cabane, dès que la Bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit; vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empreſſement qu'elle eut de ſaiſir une ſi heureuſe occaſion de ſe ſauver tenant ſon Livre; mais elle ſe garda bien de tourner ſes pas vers le Jardin de ſon pere, où elle ſçavoit que le Geant étoit allé; ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſſez grand detour, & après avoir marché aſſez

long-tems , elle aperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſy. Dès qu'elle y fut aſſez avancée pour s'y croire en ſureté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante & de laſſitude : elle ſe feroit donnée moins de tourment, ſi elle avoit pû s'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit Poinçon ayant pris exactement la forme du Belier, étoit ſorti de chez le Druide environ en même-tems que le Geant ſortoit de ſa demeure ; ils ne manquerent pas de ſe rencontrer, & d'auſſi loin que le Seigneur Moulineau aper-

çut ſon cher Favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie, il courut à lui plein de joye, ne doutant pas qu'il ne le vint chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des tréſors de ſon ennemi, mais il fut fort ſurpris de voir que ſon Favori le Belier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté; il eut beau l'apeller & le menacer en courant après, le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette pourſuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi longtems, que le Geant ſe rendit, & après un vaſte detour, ſe voyant aſſez près de ſon quar-

tier, il resolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du deserteur qu'il avoit si long-tems & si inutilement poursuivi.

Dès que le Geant eut lâché prise, le Belier partit à toutes jambes, & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint avant le coucher du Soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy, que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite; il la trouva dans le moment que défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiere de l'Univers, elle alloit étrangler au premier arbre la creature la plus charmante & la plus desolée qui fût jamais. La

presence du Belier prevint le funeste effet de son desespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joye à cette vûë. Est-ce toi ? s'écria-t-elle, en l'embrassant, est-ce toi, mon cher Prince ? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui ma si cruellement abusée ? Le petit Poinçon pleuroit tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la blessure qu'elle lui avoit fait ; il balançoit à se decouvrir, s'affligeant de lui ôter la joye que lui causoit cette illusion, mais il fallut pourtant reprendre sa veritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eût, il la conjura de se calmer, en lui disant,

qu'elle devoit beaucoup esperer du secours que lui promettoit la Mere aux Guaines, dont il lui aprit l'arrivée. Alie se laissant aller aux discours flateurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son pere.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon qui s'étoit chargé du Livre, pour en debarasser Alie, lui dit, ma belle maitresse, si vous sçaviez la joye que vous allez causer au Druide Monseigneur, en lui raportant ce Livre, vous en sentiriez moins de douleur, il est rempli des plus beaux secrets de la nature, & des plus jolies histoires du monde, je vais pour vous faire trouver le

chemin moins ennuyeux, & pour diſtraire votre affliction, vous en conter une, car mon maître me le laiſſoit lire quelquefois; pour lui il ne s'eſt jamais amuſé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois un Druide en Baſſe Bretagne, qui s'apelloit Gaſpard le Sçavant, il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Livre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée, il avoit auſſi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planettes, & je ne ſçai combien d'autres choſes. Or ce Gaſpard le Sçavant, avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même, il n'avoit point

de plus grand plaiſir que celui de paſſer les journées entieres à ſe mirer dans l'eau, ce fut pour cela que ſon pere l'apella Narciſſe; cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coqueterie, mon fils, lui dit-il, tu ne ſerois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi, c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde, mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-même, car ſi jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure, & ſi ce

malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mepriſeras alors pour en aimer une autre. De plus en reprenant ta premiere beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, ſi elle peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une guaine d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre

or

or, en touchant le Couteau que je vais te donner, c'eſt cette Guaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me raportes ; à ces mots, il lui donna le Couteau, l'embraſſa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vûë, qu'il ſe repentit de l'avoir éloigné de lui, & agité des craintes que lui donnoient les perils qui menaçoient un fils cheri, il mourut peu de tems après le départ de Narciſſe.

Narciſſe pour obéir aux ordres de ſon pere, parcouroit tous les bois, & viſitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une Guaine à ſon Couteau. L'hiſ-

toire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieües, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Koraliosmadée, qui regnoit pour lors en Bretagne, mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette Guaine qu'il cherchoit, il n'en aprocha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches, il en vit un fort agreable, presque entouré d'une riviere, dont l'onde étoit plus claire que le cristal, il falloit la passer pour aller dans la forêt, mais en la traversant, la curiosité de voir

ſi les fatigues de ſes voyages n'avoient rien diminué de ſa beauté , l'emporta ſur toutes les menaces de ſon pere, & il ſe pencha vers la ſurface de l'eau. Qu'elle fut ſa ſurpriſe, lorſque au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe , il y vit celui d'un gros Hibou , le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai Hibou, & avant qu'il en put faire un ſecond , il le devint depuis les pieds juſqu'à la tête. Son jugement lui reſta cependanr , mais il en avoit ſi peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vûë dans ce moment, & penſa s'en deſeſperer, il la recouvra dès que la nuit fut venuë,

& ſe refugia dans le bois. Le malheureux Narciſſe y menoit une triſte vie, ſe cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & paſſant les nuits à ſe nourrir de quelques ſouris, & à chercher la Guaine du Couteau qu'il avoit toujours ſoigneuſement gardé; il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des tenebres cette merveilleuſe Guaine, mais il ne pût jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre ſon Couteau, il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre, mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher ſon Couteau dans le même arbre tout au-

près de la Guaine. Enfin je ne me ſouviens plus par quel hazard une certaine Princeſſe le tira d'un grand embarras, cette Princeſſe étoit ſi belle, qu'il en devint amoureux ; elle ſe promenoit ſouvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lors qu'elle y reſtoit juſques à la nuit, ce fut pendant une de ces nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou, qui contemploit ſa beauté, un ſauvage la reveilla par quelque inſulte, l'amoureux Hibou eut recours à ſon Couteau, & la ſauva je ne ſçai plus comment, mais en la ſauvant il perdit ſon Couteau, & cette beauté l'em-

porta. La perte de ce treſor auroit deſeſperé le Hibou, s'il n'étoit reſté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princeſſe en eut bien-tôt connu toutes les vertus; étant un jour reſtée juſques à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de ſon Couteau ſur une pierre unie, le fidele Hibou s'étoit mis auprès d'elle ſans qu'elle s'en fût aperçuë, le Couteau écrivit tout ſeul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit.

Belle Princeſſe au beau Couteau,
Plumez, plumez-en l'oyſeau.

A peine cette charmante Princeſſe avoit elle été en poſ-

ſeſſion du Couteau, qu'elle avoit juré de ſuivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou, ſa joye fut extrême de le voir à ſes côtez, elle le ſaiſit d'abord, & ſe mit à le plumer avec ſon Couteau, non ſans quelque remord de lui faire un ſi mauvais traitement, après le ſervice qu'elle en avoit reçeu. A meſure qu'elle le plumoit, le beau Narciſſe reprenoit ſa premiere figure. La Princeſſe ne fut point effrayée de ce prodige, & l'hiſtoire dit, que quoi qu'il reſta nud en lui ôtant ſes plumes, elle ne lui en laiſſa pas une ſeule : il ſe

ſentit tout d'un coup rempli de toute la ſcience de feu Gaſpard le Sçavant ſon pere ; c'eſt pourquoi demandant permiſſion à la Princeſſe de ſe rendre inviſible, il lui promit de ſe rendre le lendemain ſous un berceau, dans un des jardins du Prince ſon pere. Ce fut la qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faiſoit plus de cas, ce fut ſous ce berceau heureux, ſecret témoin de leur bonheur, qu'ils ſe marierent & qu'ils ſe communiquerent leurs ſciences & tous leurs ſecrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir ; il la fit jurer enſuite de ne ſe jamais defaire de ſon Couteau, à la poſſeſſion

ſeſſion du quel leur bonheur commun étoit attaché & de ne jamais parler ni de ſon avanture, ni de leur union. Ils menerent long-tems la vie la plus heureuſe du monde, ſans qu'on s'en aperçût, par le ſecret que l'heureux Narciſſe avoit de ſe rendre inviſible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de ſe tourmenter pour tirer la Guaine d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit reſervé à un autre, que cependant la poſſeſſion de ce Couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la Guaine. Je ne ſçai plus pour quelle raiſon ils quitterent leur païs, mais après avoir voyagé par tout le monde, Narciſſe toujours inviſi-

ble, & la Princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne, un chariot lumineux ; de ce chariot ſortit un Enchanteur qui lui fit voir la Guaine de ſon Couteau, & qui ſe mettant à genoux devant elle, lui dit, qu'il l'avoit long-tems cherchée pour lui donner ce treſor, inutile dans toutes autres mains que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le Couteau, la Princeſſe fut ſi charmée en recevant la Guaine d'or, que ſans ſonger au riſque qu'elle pou-

voit courir, elle donna ſon cher Couteau pour l'y placer, mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre le mains qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois ma belle maîtreſſe, ſi je vous diſois le deſeſpoir où tomba l'étonnée Princeſſe, de ſe voir dans les mains l'inutile Guaine du Couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut ſa douleur, lorſque revenant pour conter ſon avanture à ſon cher Narciſſe, elle ne le trouva plus; elle paſſa des tems infinis à le chercher par toute la terre, ſans en avoir des nouvelles, non plus que de ſon Couteau, car ce n'eſt qu'en le retrouvant qu'el-

le doit revoir ſon cher époux ; elle revint au même païs où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux ; c'eſt dans ces lieux que le deſeſpoir ayant aigri la bonté de ſon naturel, elle ſe mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'hiſtoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'eſprit plus diſpoſé à l'écouter.

Le petit Poinçon en finiſſant ſon recit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt, mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druide, jamais il n'en pût venir à bout, il fallut ceder à la puiſſance in-

visible, qui le conduisit avec la belle Alie jusques au milieu du Palais de Noisy.

Ils y arriverent dans le tems que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'apareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé ; tout y étoit rempli de gemissemens ; le corps du beau Prince par une communication souterraine étoit passé de la fontaine du Berceau, dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du Palais de Noisy ; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs, auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds. Ce

ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même, elle cacha pourtant ſon deſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empê-chat pas de ſe jetter comme elle le meditoit, au milieu des flames qui devoient devorer le corps de ſon amant. Poinçon qui s'étoit vû entrainer malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derriere une paliſſade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triſte & cruel ſpectacle. Tout étant prêt pour la ceremonie, l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bûcher, environné de gommes & de parfums les plus delicieux de l'Arabie, il fit mettre le Berceau verd à ſes

pieds, & hauſſant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en diſant, inhumaine Alie; beauté funeſte à mon repos, & encore plus funeſte au plus fidele des amans, viens aſſouvir ta cruauté, par le plaiſir de voir conſommer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, fremis des horreurs qui t'environneront par tout lorſque ton Berceau ſera reduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, & la malheureuſe Alie partoit déja pour s'y precipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde, Merlin s'arrêta, & quelques momens aprés il vit

descendre la Mere aux Guaines dans son char avec le Druide. Ah ! ma belle maîtresse. s'écria Poinçon, courons audevant de la Mere aux Guaines, la voilà qui vient sans doute à vôtre secours avec Monseigneur le Druide votre pere. Dès que la Magicienne fut descenduë de son char, elle ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druide ôta la Bague du doigt de sa fille pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le Couteau enchanté, sans oublier cet or precieux qui lui servoit de Guaine. Merlin en voyant la Mere aux Guaines sentit de la joye & de la crainte, il sça-

voit les justes reproches qu'il meritoit d'elle, & il sçavoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur; tandis que la Magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire ceder la vengeance à la generosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du Couteau qu'il portoit. La Mere aux Guaines tressaillit, & pensa s'évanoüir de joye à cette vûë. Elle le reçût des mains du Druide; alors élevant sa voix, que l'on descende le Prince du bucher, dit-elle, il n'a point encore vû les sombres bords de l'Acheron, ce Couteau ne fut ja-

mais fatal qu'aux criminels & aux ſcelerats. Mais pourquoi alonger ce recit par des circonſtances ennuyeuſes au denouement de l'hiſtoire ? Toutes les perſonnes intereſſées à cette avanture avoient leur compte ; la Mere aux Guaines ſon Couteau, le Druide ſon Livre, & Alie ſon Berceau. Notre Heros qui n'étoit que dangereuſement bleſſé, ſe trouvoit entre les mains de trois perſonnes dont l'art étoit capable de reſſuſciter tous les Heros morts depuis le Grand Cirus, & ces trois perſonnes uniſſant leur pouvoir en faveur du beau Prince de Noiſy, il eſt aiſé de penſer qu'il fut rendu à la belle Alie

avec plus de charmes, plus d'agremens & plus de tendresse que jamais. La naissante Aurore éclaira cette espece de resurrection, & le Soleil qui s'étoit couché la nuit précedente sur des lieux remplis de deüil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joye la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joye, que le Geant Moulineau monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cors à la porte du Château, pour demander sa prisonniere & son Belier, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie qui vouloit se signaler à ses yeux,

accepta le défi, & lui fit dire, que le Prince de Noiſy nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de là, ſur le pont élevé par ſon Belier, pour y vuider leur querelle, & s'y diſputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie dans les tranſports que lui cauſoit ce changement inopiné dans ſa fortune, ſentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noiſy, ſous ſa figure naturelle, qu'elle n'avoit ſenti de haine pour lui ſous celle du Belier. Ce fut à lui comme le Prince le plus ſpirituel & le plus galant de ſon tems, à trouver des expreſſions dignes

de lui en marquer ſa recon-noiſſance, & capable de lui faire oublier ſes malheurs paſ-ſez. Alie auſſi curieuſe que ten-dre, voulut ſçavoir de ſon Amant, comment il étoit de-venu Belier, le Prince lui dit que s'étant laiſſé aller à ſes re-veries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre, elles l'avoient inſenſiblement conduit juſ-ques au bord de la Seine, que le jour commençant à paroî-tre, il avoit eu la curioſité de l'ouvrir, qu'il n'y avoit trou-vé que les ſignes du Zodiaque, que s'étant apliqué à conſide-rer celui du Belier, il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit deſſous, qu'à la troiſié-me lecture de ces paroles myſ-

terieuſes, il s'étoit vû tout d'un coup transformé en Belier; il eſt inutile pourſuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon deſeſpoir, j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Geant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque choſe à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté ſon ſervice depuis ma metamorphoſe. Cependant ce Livre dont je dechiffrois tous les jours quelque choſe malgré ſon obſcurité, me faiſoit eſperer que je pourrois par ſon ſecours, reprendre ma premiere figure; c'eſt par ſon moyen que j'ai ſçû en

un instant élever le Pont ; par son secours j'avois repris l'usage de la parole, par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie, & c'est enfin par lui que j'avois sçû que l'or liquide dont le Druide étoit en possession, me delivreroit de mon enchantement aussi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me determina à aller chez le Druide votre pere, où je ne comptois pas vous presenter une victime, aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me fraper du Couteau, que j'en reçus le

coup avec aſſez d'indiference.

La fin de ce recit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie, mais la preſence de ſon cher Prince l'eut bien-tôt conſolée, ſur tout quand elle entendit Merlin & le Druide convenir enſemble, qu'elle ſeroit unie au Prince de Noiſy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit auſſi celui qu'on avoit marqué pour le combat, & malgré les allarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop coment un homme bien amoureux pouvoit vouloir ſe battre le jour même qu'il devoit poſſeder ce qu'il aimoit, malgré, dis-je, toutes ſes inquietudes,

le

le beau Prince de Noiſy tint ſa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiſelle, que ce combat ne finit, comme finiſſent toujours les combats des Geants avec les Heros. Le Seigneur Moulineau fut renverſé à la premiere courſe, & culbutant de l'endroit le plus haut du Pont juſques au fond du foſſé, il ſe caſſa le col ſans étre regreté des ſpectateurs. Jamais nôces ne furent celebrées avec tant de magnificence, & jamais mariez ne furent ſi contens.

Voilà ce que le ſçavant M... a pû decouvrir de ces avantures, & voici ce qu'il ajoute ſur le jugement du nom dont

vous avez ſouhaité d'être informée.

Ce lieu qui s'apelloit autrefois
Pont d'Alie,
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit ſa gloire enſevelie
Avec le Geant ſon Patron.
Et quoi qu'elle ſoit retablie
Dans l'agrément du premier ſon,
Un reſte de coruption,
Le fait apeller Pontalie.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le manuscrit qui a pour titre *le Belier*. A Paris ce 6. Decembre 1729

LASERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Notre bien amé Jean François Josse Libraire Imprimeur ordinaire de notre très chere Sœur Madame Reine d'Espagne seconde Douairiere ; Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un petit manuscrit qui a pour titre, *le Belier, Conte en vers* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre seel des presentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre conjointement ou separement, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre scel ; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront entegistrées tout au long sur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trente-uniéme jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme Par le Roy en son Conseil.

NOBLET.

Regiſtré sur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 492. num. 438. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 10. Janvier 1730.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

